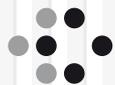


Jacques Jouet

La République de Mek-Ouyes

Théâtre



P.O.L

Jacques Jouet

La République de Mek-Ouyes

Personnages : René, alias Mek-Ouyes
Voix : le poste de radio
Le patron de René
Le sous-préfet
Thérèse
Le secrétaire général de l'APPP
Le sous-secrétaire de l'APPP
Abdel
L'officier CRS
L'ambassadrice du Lesotho
Agatha de Win'theuil (*prononcer « Ouinneteuil », et non « Vinteuil »*)
Ozalide
Le sanglier (*il grogne et couine, de temps en temps, quand il parle*)
L'ambassadeur états-unien
L'ambassadeur moldave
L'ambassadeur costa-riquiquien
Le général Nycole
Abdel II

Première partie

1. René a des connaissances.

Au volant de son semi-remorque trente tonnes, René roule. Musique dans le poste.

Le poste. — Merci d'être fidèle à notre rendez-vous *Radio Passion Histoire*. Voici le jeu du jour : Quelle fut la composition exacte du dernier gouvernement de la IV^e République : les noms et les titres ? Pour mettre nos auditeurs sur la voie : le président du Conseil se prénomait Charles... Appelez-nous au 01 42 17 07 58.

René, appelant tout de suite. — Ici René. J'ai la réponse : *1^{er} juin 1958* : Président du Conseil et ministre de la Défense nationale : général de Gaulle. Ministres d'État : Guy Mollet, Pierre Pflimlin, Félix Houphouët-Boigny, Louis Jacquinot. Garde des Sceaux, ministre de la Justice : Michel Debré. Ministre des Affaires étrangères : Maurice Couve de Murville. Ministre de l'Intérieur : Émile Pelletier. Ministre des Armées : Pierre Guillaumat. Ministre des Finances : Antoine Pinay. Ministre de l'Éducation nationale : Jean Berthoin. Ministre du Travail : Paul Bacon. Ministres (dont les affectations ne sont pas précisées) : Bernard Cornut-

Gentille, Max Lejeune, André Malraux. Secrétaire d'État à l'Industrie et au Commerce : Édouard Ramonet. 3 juin : Ministre de la France d'outre-mer : Bernard Cornut-Gentille. Ministre du Sahara : Max Lejeune. Ministre délégué à la présidence du Conseil : André Malraux. 9 juin : Ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme : Robert Buron. Ministre de l'Agriculture : Roger Houdet. Ministre de la Construction : Pierre Sudreau. Ministre des Anciens Combattants et victimes de guerre : Edmond Michelet. Ministre des PTT : Eugène Thomas. 8 juillet : Ministre de la Santé publique : Bernard Chenot. Ministre de l'Information : Jacques Soustelle. Ministre délégué à la présidence du Conseil : André Bouulloche.

Le poste. — Bravo René. Félicitations ! Vos connaissances républicaines vous honorent et honorent votre pays ! Vous gagnez une cave de trois cents bouteilles offertes par les magasins « HT-plus » ! À demain !

René. — Olé !

De joie, il accélère. Dans le poste, musique de corrida (ou tout autre).

2. Le chauffeur et l'homme « refusés » de la République Nationale.

René est obligé de piler, juste à l'avant-scène : trois personnes lui font signe de s'arrêter : son patron, le sous-préfet en grande tenue, Thérèse.

Le patron, affairé. — René !

Le sous-préfet. — Bonjour René !

Thérèse. — René...

Le patron. — René !

René. — Quoi, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Le patron. — Y a rien ! C'est pas la peine de monter sur tes grands chevaux vapeur ! Y a que tu transportes une bombe !

René. — Je ne suis pas au courant.

Thérèse. — Mon René !...

René. — Quoi encore ?

Le patron. — René ! Tu as de la chance ! Dans ton dos, tu as vingt tonnes de matières pour le moins hétérogènes : bouses de divers prés, lisiers de divers élevages hors sol, déjections de divers animaux de divers zoos, boues d'épuration de diverses stations... C'est inoffensif, hein ! I-no-ffen-sif, sauf pour le nez, un peu. Mais les Verts prétendent que le mélange est explosif ! C'est complètement idiot ! Qu'il suffirait de deux cornichons au vinaigre pour que boum ! l'explosion serait plus toxico-apocalyptique que vingt-deux Tchernobyl ! N'importe quoi ! La co-présence de lisier de porc et de bouse d'éléphante risquerait de favoriser la formation d'un gaz peu connu, le *tricoloruzène défoliant*, dont l'effet, en liberté, est présenté

comme apocalyptique. C'est absurde ! La baignoire en plastique mou n'est pas étanche, c'est faux !

René. — Bah alors tout va bien, pourquoi tu viens me casser les ?...

Le patron. — Parce que je veux pas d'emmerdes ! Tu changes ta route ! Y a des barrages. Y a des contrôles. Y a des manifs ! Je veux pas de ça. Je veux pas qu'on m'immobilise un véhicule. Tu disparais dans la nature, c'est vu ? Tu disparais ! Tu te débarrasses du mouchard et de tout le tremblement. Ce camion n'a jamais existé et ce contrat non plus. Tu te fais oublier. Tu me changes les plaques et tu reviens en douce. Si tu fais ça bien, je ne serai pas un ingrat.

René. — Mais... attends !...

Le patron. — T'aimes pas ton métier ? Eh ben t'en changes ! Et fais-moi confiance, si besoin est, je peux t'aider. Officiellement, tu ne fais plus partie de ma société ! On se comprend, n'est-ce pas ? Adieu, René. Je m'en lave les mains.

Il sort.

Le sous-préfet. — Dites donc, René...

René. — Oui, monsieur le sous-préfet.

Le sous-préfet. — Ça va comme vous voulez, en ce moment ?

René. — Ça va.

Le sous-préfet. — Vous étiez le meilleur chauffeur de préfet que j'ai jamais connu, avant que vous deveniez chauffeur de sous-préfet. Le meilleur !

René. — Ah bon, pourquoi ça ?

Le sous-préfet. — Parce que vous aviez de la conversation. Ça me manque.

René. — Et vous, comment allez-vous ? Vous n'êtes pas devenu préfet ?

Le sous-préfet. — Quelle idée ?!

René. — Je ne sais pas... l'avancement...

Le sous-préfet. — Non, René. Il nous faut moins d'État ! Je vous l'ai assez dit : moins d'État ! Je me suis tué à vous le dire : moins - d'É-tat !

René. — Mais c'est un coup à nous généraliser la maffia !

Le sous-préfet. — Je ne crois pas que ce soit automatique.

René. — Vous allez en laisser un drôle de paquet sur le bas-côté.

Le sous-préfet. — Je ne sache pas que ce soit inéluctable. Il est temps, pour la République de renvoyer le citoyen à la valeur individuelle, à la prise de risque personnelle. Les Droits de l'Homme ont acquis un statut à peu près sacré, ne l'oubliez pas.

René. — Est-ce que vous n'auriez pas intérêt à ôter le droit au travail de la liste des droits de l'homme ? Sans parler du bol de riz.

Le sous-préfet. — Ha ha ha, j'adore discuter avec vous. Vous savez, prochainement, l'État ne s'occupera plus que de la police et de la prison... D'ailleurs, il y a de plus en plus de candidats pour cette dernière. Et puis il finira par les privatiser toutes les deux. C'est incontournable !

René. — Vous croyez que dans cinq ans je serai en cabane ?

Le sous-préfet. — Si vous n'avez pas d'emploi, c'est bien possible, ha ha ha ha ha.

René. — Je connais les noms de tous les ministres de tous les cabinets de la République depuis les origines.

Le sous-préfet. — Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

René. — L'État ne peut pas abandonner ses enfants.

Le sous-préfet. — Vous confondez tout, mon vieux, l'État n'est pas le père et la mère. Ha ha ha. J'adore discuter avec vous.

Il sort.

Thérèse, très douce. — Écoute-moi bien, mon petit ami... J'ai des choses à te dire, qui fermentent depuis des lustres. Après tout, pendant ces années, je ne me serai pas énormément plainte... Toi, ne dis rien pendant quelques minutes, ça vaut mieux pour toi ! Je vais tout te balancer, si tu permets. Voyons le dossier de près. Ton sourire n'a jamais été résigné. C'est bien. C'est pourquoi, depuis vingt-cinq ans, je suis restée dans notre maison. Mais attention. Hier, quand tu te vantais auprès de la voisine que c'était quelque chose d'irremplaçable que d'avoir sa Thérèse à ses côtés... alors, qu'est-ce qu'elle s'est dit, Thérèse, en entendant ça ? Elle s'est dit, mais il y a erreur, précisément, je n'y suis jamais, moi, « à ses côtés » comme il dit, puisqu'il est toujours sur les routes, avec son volant dans les mains et son gas-oil dans les veines ; un seul but : aller où la route le mène ; toujours la même rengaine... Maintenant que les enfants sont grands et qu'ils sont partis, il y a pas de quoi se vanter de la vie quotidienne ! Je vais te dire, mon René, d'accord tu prends tout sur toi, c'est bien, et tes efforts sont attendrissants, tu as une capacité d'acceptation incommensurable. C'est même l'essentiel de ce que tu sais faire. Tu pourrais enseigner cet art dans les écoles. Mais tu te fais enfileur, mon petit ami, jusqu'à la garde ! Et la tringle qui t'enfile est tellement longue, que je commence à la sentir aussi sur moi, comme une brochette a besoin de plusieurs bouts de gras. Ai-je envie d'être transpercée ? Je ne te l'ai jamais dit, mais ta générosité, ton attitude irresponsable (il faut bien le dire) par rapport au salaire, « le salaud de salaire » comme tu aimes à dire, et au compte en banque, sans parler des crédits, c'est sympathique un temps... et que je te colmate les brèches au dernier moment, et que parallèlement je te donne à droite et que je te donne à gauche pour rendre service aux copains... et que je dépanne celui qui est plus à plaindre... et que je suis content d'être la poire de service... Et que je n'arrive pas à me faire à la mesquinerie des petites combines quotidiennes qui arrondissent pourtant les fins de mois... et ça, avec la honte cachée de ne pouvoir s'y intéresser, et la déception de ne jamais faire école. Si tout le monde faisait comme toi, mon cher, droit comme la loi, dur dans ses bottes, personne n'y arriverait. On trimerait jusqu'à son espérance de vie et on ferait travailler les enfants dès le ventre de leur mère ! Maintenant, l'autosuffisance des queues de cerises, c'est bien gentil, mais moi j'ai besoin d'autre chose. Moi, je veux faire autrement. Je ne t'en veux

pas. Je ne nie pas que tu as eu des coups durs. Je ne nie pas que tu sois tenace et rempli d'idées larges, généreux, curieux, plus qu'entrouvert : ouvert ; plus qu'ouvert : grand ouvert, érudit dans certains domaines imprenables (à propos, tu as fait une petite erreur, l'autre jour, Tapie n'a été ministre que deux fois, c'est déjà bien assez), plein de convictions et pas rusé pour un sou. Ça m'a bien amusé un temps et ça m'a convenu. Nos enfants, même s'ils se moquent un peu de l'imbécile spirituel qu'ils ont eu comme père, y auront trouvé leur responsabilité humaine, qui fera partie jusqu'à leur mort de leur patrimoine. C'est bien. Mais, René, tout ça s'exaspère, chez toi. Ça prend des proportions excessives. Tu n'es pas content de la baignoire sociétale (comment je cause, moi ?!) et tu es en train de t'en extraire par un mode de pensée radical. Tu ne supportes plus tes collègues, quel que soit leur grade. Tu restes de moins en moins longtemps à un poste de travail. Ce ne serait pas inquiétant si tu étais fondamentalement flexible. Mais non, tu deviens l'inflexible de la flexibilité. Pour avoir un emploi, il faut savoir se plier. Pour le garder, ce n'est pas si simple d'être si souple. Mais à ton train, oui, à ce train-là, dans cinq ans (et je suis généreuse), personne ne voudra plus de toi. Bref, il va falloir choisir. C'est moi ou c'est l'autre. Je ne veux pas jouer les femmes idiotes obsédées par la mort de leurs rivales. Moi, ma rivale, c'est ta folie. Il va falloir que tu choisisses, comme moi, qui ai déjà choisi. C'est moi, ou c'est l'autre. Je t'aime, je t'aime, mais à ton prochain retour je ne serai pas là. Allez, c'est mieux comme ça. Si tu veux, on se reverra dans un an jour pour jour. Va vivre un peu dans ton camion. C'est moi ou c'est l'autre ! C'est moi ou c'est l'autre ? Tu ne réponds pas... Tu ne dis rien, et tu continues à sourire... Comme tu voudras. Ce n'était donc pas moi, puisque c'était l'autre.

Elle sort.

3. La déclaration d'indépendance.

René réfléchit, les bras posés sur le volant. Il repart soudain et roule. Il allume la radio.

Le poste. — Auditrices, auditeurs, qui d'entre vous, aimant l'histoire de son pays, pourra nous dire, le plus vite possible, mais avant les informations de midi deux, la composition exacte et complète du gouvernement Rochebouët en 1877, le maréchal de Mac-Mahon étant président de la République ? Probablement personne, mais notre émission a parfois connu des surprises !

René. — Général vicomte de Rochebouët ; François Le Pelletier ; Gaston Morin, marquis de Bonneville ; Charles Welche ; François Dutilleul ; vice-amiral Roussin ; Hervé Faye ; Michel Graëff ; Jules Ozenne... respectivement président du Conseil et ministre de la Guerre ; ministre de la Justice ; ministre des Affaires étrangères ; ministre de l'Intérieur ; ministre des Finances ; ministre de la Marine et des Colonies ; ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts ; ministre des Travaux publics ; ministre de l'Agriculture et du Commerce...

Le poste. — Heu... Nous allons vérifier...

René. — Vous allez voir, ils y sont tous. Les portefeuilles sont dans l'ordre. Quand allez-vous nous interroger sur les dirigeants africains ?

Le poste. — C'est extraordinaire. Il nous faut votre nom et votre adresse ! Vous avez gagné une cave de mille bouteilles !

René. — Pleines ?

Le poste. — Pleines ! De milles bouteilles pleines ! Mille + trois cents, mille trois cents. Votre nom !

René. — Mek-Ouyes !

Le poste. — Comme ça se prononce ?

Mek-Ouyes. — Non.

Le poste. — Épelez !

Mek-Ouyes. — M, e, k, trait d'union, O, u, i grec, e, s.

Le poste. — Adresse !

Mek-Ouyes. — Sans. Livrez-moi mes gains sur une aire d'autoroute, sur l'aire de la Bouscaille, près de La Chapelle-Laisance, département de Saône-et-Loire. Vous voulez le numéro de mon passeport ? Voilà ce que j'en fais de mon passeport ! (*Il jette son passeport par la fenêtre.*) Vous voulez le numéro de mon permis de conduire ? Voilà ce que j'en fais de mon permis de conduire ! (*Il jette son permis de conduire par la fenêtre.*) Vous voulez mon numéro de sécurité sociale ? Vous voulez voir mon livret de famille ? Voilà ce que j'en fais de mon livret de famille et de ma carte vital. (*Il jette tout ça par la fenêtre.*)

Le poste donne une musique de chasse à courre (ou tout autre).

Le décor de l'aire d'autoroute apparaît. Il freine, se gare et descend de son véhicule. Il installe une frontière symbolique au moyen d'un ruban de plastique blanc et rouge.

Mek-Ouyes. — La Bouscaille, aujourd'hui ! (*L'acteur annonce l'heure, le jour, le mois et l'année de la représentation.*) Moi, Mek-Ouyes, M, e, k, trait d'union, O, u, i grec, e, s, je déclare unilatéralement l'indépendance de la République de Mek-Ouyes. La République de Mek-Ouyes est sise à 48° et des poussières de latitude nord et 20° et des bricoles de longitude est. Population, 1 hab. (*Mek-Ouyen*) ; l'unique citoyen de la République de Mek-Ouyes est aussi le président de la République du même nom. Capitale Mek-Ouyes ; point culminant, le mont du Cèdre, alt. 14,5 m au-dessus du niveau de la mer. Superficie... disons 10 hectares. La densité de population est un record dans la partie basse des statistiques mondiales : non seulement on atteint à Mek-Ouyes les 0,01 hab./km² mais le pays maintient, envers et contre tout, une ferme politique de stabilité démographique. Son taux de mortalité est de 0 pour 1000, mais il sauterait à 1000 pour 1000 s'il arrivait quelque chose à Mek-Ouyes, « avec la plus belle variation jamais vue en une année », préciseront les démographes. En queue de la plupart des statistiques, la République toute neuve vient en tête de certaines autres : 95% de terres arables, importance exceptionnelle du réseau routier sur le territoire. Ressources ? (*Mek-Ouyes cherche autour de lui.*) Champignons, escargots, glands. Le produit intérieur brut et le revenu par tête sont pour l'heure quasi nuls, ce qui démontre qu'une société peut vivre avec très peu. Mais le potentiel est considérable : on pourra vivre avec beaucoup, ce qui reste à démontrer. D'ailleurs, le pays, particulièrement responsable, négociera des accords douaniers avec le puissant voisin au sein duquel il se trouve enclavé. Il déposera une candidature officieuse au Conseil de l'Europe puis à l'Union européenne puis à l'APPP, l'Assemblée des Pays Les Plus Performants. Au premier rang de ses atouts puissants : des arbres de bois ; un potentiel hydraulique incalculable (*Mek-Ouyes ouvre le robinet ou la chasse d'eau de l'édicule sanitaire de l'aire d'autoroute.*) ; une impressionnante flotte de camions poids-lourds qui assure virtuellement des communications très efficaces avec toute l'Europe ; façade autoroutière imprenable... et surtout, un gisement encore inexploité de

tricoloruzène défoliant, quarante tonnes attestées, la ressource énergétique de l'avenir, plus risquée que le nucléaire, mais tellement plus mystérieux ! (*Il va flatter de la main son chargement qui a l'air d'une grosse panse de vache bien pleine et bien flasque.*) L'extraordinaire dynamisme du nouvel État, qui n'a pas deux jours d'existence, est déjà stupéfiant aux yeux du monde, et constitue un exemple inédit pour la partie encore immergée des pays émergents. Mon drapeau représente une orchidée avec son bulbe double. (*Il le hisse.*) C'est assez pour aujourd'hui. Dormez, Mek-Ouyes, dormez. Entrez dans votre première nuit après l'indépendance. (*Il s'endort.*)

4. L'APPP apprend l'existence de la République de Mek-Ouyes.

À l'Assemblée des Pays les Plus Performants, une réunion de travail dans le bureau du secrétaire général.

Le secrétaire général de l'APPP. — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Le sous-secrétaire. — Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur le secrétaire général de l'Assemblée des Pays les Plus Performants.

Le secrétaire général de l'APPP. — Vous dites un nouvel État, quand la tendance est aux regroupements, aux réunifications, aux communautés de nations ?

Le sous-secrétaire. — Oui, monsieur.

Le secrétaire général de l'APPP. — C'est aberrant. Que dit la France ?

Le sous-secrétaire. — La France dit que dans deux jours il n'en sera plus question. C'est une affaire de simple police, ce sont les mots de la présidence.

Le secrétaire général de l'APPP. — Elle a l'habitude de dire n'importe quoi.

Le sous-secrétaire. — Cela est vrai. D'ailleurs la police française n'est pas intervenue.

Le secrétaire général de l'APPP. — On sait pourquoi ?

Le sous-secrétaire. — À cause du tricoloruzène défoliant, Monsieur.

Le secrétaire général de l'APPP. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le sous-secrétaire. — C'est toute la richesse de Mek-Ouyes.

Le secrétaire général de l'APPP. — Je vous demande pardon ?

Le sous-secrétaire. — Pardonnez-moi, monsieur, je voulais dire que cette substance se trouve en quantité sur le nouveau territoire, on parle de soixante tonnes, et que c'est une richesse potentiellement fabuleuse. Du moins selon certaines sources.

Le secrétaire général de l'APPP. — Et alors pourquoi la France ne fait-elle pas main basse sur cette richesse ?

Le sous-secrétaire. — Parce que cette richesse est explosive. La France a peur que l'individu ne fasse sauter la grande république en même temps que la petite.

Le secrétaire général de l'APPP. — Diable !

Le sous-secrétaire. — Et ce n'est pas tout.

Le secrétaire général de l'APPP. — Quoi encore ?

Le sous-secrétaire. — Le Lesotho, la république de Saint-Marin, Andorre, la principauté de Monaco, le Nunavut et le Vatican ont décidé de reconnaître la République de Mek-Ouyes ! Leurs ambassadeurs sont en route.

Le secrétaire général de l'APPP. — Quoi ? Passez-moi le pape !

Le sous-secrétaire. — Impossible, Sa Sainteté est en prière pour toute la journée.

Le secrétaire général de l'APPP. — Enfer et damnation ! mais c'est extrêmement grave.

Le sous-secrétaire. — Ce n'est pas tout, monsieur.

Le secrétaire général de l'APPP. — Quoi encore ?

Le sous-secrétaire. — Les États-Unis...

Le secrétaire général de l'APPP. — Eh bien quoi les États-Unis ? Ils comptent déjà soixante-quinze états de par le monde, soixante-quinze étoiles au drapeau, ne me dites pas qu'il en ont planté une de plus en plein cœur de la France !

Le sous-secrétaire. — Pas encore, monsieur.

Le secrétaire général de l'APPP. — Accouchez, monsieur le sous-secrétaire.

Le sous-secrétaire. — Les États-Unis et Mek-Ouyes sont en passe de signer un accord bilatéral.

Un silence tout particulier.

Le secrétaire général de l'APPP. — Ah c'est ainsi !... Alors je sais ce qu'il me reste à faire.

5. Mek-Ouyes est réveillé par Abdel, le livreur de bouteilles.

Abdel. — Monsieur Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — C'est ici.

Abdel. — Votre cave.

Mek-Ouyes. — Posez ça là. (*Abdel va pour passer sous la barrière rouge et blanche.*) Stop ! Vous avez un passeport mek-ouyien ? Pas de passeport mek-ouyien, on n'entre pas. Laissez ça là, je la rentrerai moi-même. Y a quelque chose à signer ?

Abdel. — Oui, le bon.

Mek-Ouyes. — Bon. (*Il signe. Abdel ne s'éloigne pas.*) Eh bien, allez-y, j'ai signé, vous pouvez partir.

Abdel. — Heu...

Mek-Ouyes. — Quoi encore ?

Abdel. — Je peux vous poser une question ?...

Mek-Ouyes. — C'est fait. Bonsoir.

Abdel. — Heu... Je peux vous poser deux questions ?

Mek-Ouyes. — Va pour la seconde, j'ai pas de temps à perdre.

Abdel. — Comment fait-on pour... enfin, y aurait pas moyen de ?... La nationalité... voilà, j'aimerais bien devenir... citoyen de mes, de vos... habitant de Mek-Ouyes, quoi, ressortissant... naturalisé Mek-Ouyes, quoi...

Mek-Ouyes. — Impossible.

Abdel. — Au moins déposer une demande...

Mek-Ouyes. — Vous n'êtes pas Français ?

Abdel. — Grands-parents Algériens, alors, Français pour les Algériens et Algérien pour les Français, alors c'est la merde, forcément... tandis que mek-ouyien, au moins, je serais mek-ouyien pour tout le monde !

Mek-Ouyes. — Foutez le camp, mon vieux.

Abdel. — D'accord. Je voulais pas vous déranger. Tenez, c'est pour vous. Vous en aurez sûrement besoin... Ce sont des graines, des semis... Et puis des andouillettes, et une andouille de Guéméné. Et si vous avez besoin d'un jardinier, vous m'appellez... Ou d'un terrassier, pour creuser la cave. Il suffira de crier. Je serai dans les parages. Mon nom est Abdel.

Mek-Ouyes. — Merci, Abdel. Tenez. J'ai pas encore frappé monnaie. Le pourboire, ça sera vraiment quelque chose à boire.

Il lui donne une bouteille.

Abdel. — Merci, monsieur le président.

Mek-Ouyes. — Tu peux dire « citoyen ».

Abdel. — Merci, citoyen président.

Mek-Ouyes. — Oh... restez couvert...

Abdel. — Merci, Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes. — Mais oui, voilà, c'est bien mieux comme ça.

Abdel disparaît. Mek-Ouyes choisit une bouteille, lit l'étiquette, la débouche et la vide. Il installe au pied du cèdre deux énormes chambres à air noires qui vont lui servir de trône-divan-lit. Il va chercher un livre dans son camion, s'installe et se met à lire.

6. Les CRS observent la République de Mek-Ouyes à la jumelle.

L'officier CRS. — Non, on ne s'approche pas. L'homme est dangereux. Il est capable de faire sauter son bahut. Ce camion est une bombe. Correspondant à des méga-centaines de méga-tonnes. On m'a dit d'être prudent, je suis prudent. Faut pas le quitter des yeux, mais pas de provocation. C'est compris ? L'homme est redoutable. Regardez. Il est en train d'installer un bocal de cornichons au vinaigre au-dessus de sa cargaison. Ça peut servir de détonateur. Si on l'abattait à distance, qui sait s'il n'aurait pas le temps de déclencher la mise à feu ? L'homme est très très fort. On reste où on est. L'homme est important. Nous, on n'est jamais que de pauvres flics.

7. L'ambassadrice du Lesotho dépose ses lettres de créance.

Entre l'ambassadrice du Lesotho, belle Noire, en grande tenue, qui traîne une petite roulotte.

L'ambassadrice du Lesotho. — Nous y sommes. (*Elle regarde tout autour.*) Joli pays. Y a personne ? Psst ! Y a quelqu'un ? Hé, monsieur ! Ai-je l'honneur de me trouver à la frontière de la République de Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes, qui sort à regret de son livre. — Quoi encore ?

L'ambassadrice du Lesotho. — En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par mon pays le Lesotho, je viens vous déposer mes lettres de créance.

Mek-Ouyes, désignant une souche d'arbre. — Oui, eh bien, soyez gentille, posez ça là.

L'ambassadrice du Lesotho, s'asseyant sur la souche. — Alors, quoi de neuf à Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — D'une main amie, nous avons reçu des semis.

L'ambassadrice du Lesotho. — Quelle genre de ?...

Mek-Ouyes. — Pourquoi cette question ? Ça vous intéresse ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Vous savez... dans mon pays, je suis une petite paysanne.

Mek-Ouyes. — Ah oui ? Comment le saurais-je ? Mais qu'est-ce qui pousse, dans votre pays ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Hé ! L'Afrique n'est pas un désert... Mon pays est un pays de montagne, qui ne manque pas d'eau, mais qui a peu de terres arables, c'est vrai. On fait du sorgho, des légumes...

Mek-Ouyes. — Vous parlez admirablement le mek-ouyien, dites-moi !

L'ambassadrice du Lesotho. — J'ai étudié le français. Et, de vous à moi, le mek-ouyien et le français, ce sont tout de même deux langues assez proches.

Mek-Ouyes. — C'est vrai. En tout cas pour le moment.

L'ambassadrice du Lesotho. — Vous n'avez pas répondu à ma question sur les semences.

Mek-Ouyes. — De la carotte, du navet et du poireau.

L'ambassadrice du Lesotho. — Est-ce que vous les avez déjà plantées ?

Mek-Ouyes. — Je n'ai pas une minute à moi. Je vous ai fait passer avant.

L'ambassadrice du Lesotho. — C'est extrêmement délicat de votre part. J'apprécie au plus haut point. Mon gouvernement sera informé au plus tôt de ces égards.

Mek-Ouyes. — C'est tout naturel. Le Lesotho est un pays ami. Je devrais dire est *le* pays ami de la République de Mek-Ouyes, puisque c'est le premier. Et je vois, qui plus est, que vous êtes un grand diplomate.

L'ambassadrice du Lesotho. — Oh, vous savez... ce n'est que mon premier poste.

Mek-Ouyes. — Mais alors, c'est votre première audience...

L'ambassadrice du Lesotho. — Oui.

Mek-Ouyes. — Comme moi... Vous vous débrouillez bien.

L'ambassadrice du Lesotho. — Si je vous avouais que je n'ai pas l'intention de durer dans la carrière...

Mek-Ouyes. — Alors pourquoi avoir accepté d'y entrer ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Parce qu'il fallait vous reconnaître, c'était important pour vous comme pour nous, mais aucun diplomate de profession ne voulait accepter le poste qui aurait constitué forcément une sorte de sanction négative. La seule solution était donc de promotionner un débutant. Ce fut une débutante. Ce fut moi.

Mek-Ouyes. — Je ne le regrette pas.

L'ambassadrice du Lesotho. — Vous êtes bien aimable.

Mek-Ouyes. — Merci.

L'ambassadrice du Lesotho. — Non, non.

Mek-Ouyes. — Si, si.

L'ambassadrice du Lesotho. — Bon...

Mek-Ouyes. — Bon...

L'ambassadrice du Lesotho. — Quoi ?

Mek-Ouyes. — Heu... Pensez-vous que je vais durer ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Je le crois. L'imminence de l'arrivée de la délégation américaine me le fait croire. C'est ce qui se dit, là autour... Mon gouvernement travaille pour que l'Union africaine dans son entier s'engage à nos côtés. Pour des raisons que je vous dirai peut-être un jour, je ne crois pas à la valeur ni à la nocivité de votre cargaison, mais je suis bien la seule et je garde mes doutes par-devers moi. Pourtant, il faut une condition à votre perpétuation. Et celle-ci ne dépend ni de vous, ni de moi.

Mek-Ouyes. — Une condition ? Laquelle ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Croyez-moi. Il faut que vous restiez une exception. Qu'il y ait demain des énergomènes de par le monde qui soient tentés de vous emboîter le pas, et je ne vous donne pas quinze jours d'existence.

Mek-Ouyes. — N'ébruitez pas cette conviction, voulez-vous ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Évidemment. Vous pouvez compter sur la discrétion sothoe.

Mek-Ouyes. — Vous m'êtes vraiment très sympathique. Que diriez-vous de me faire une petite visite intra muros ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Vous voulez dire une visite officielle ?

Mek-Ouyes. — À votre convenance. J'ai creusé ma cave. Je vais vous la faire visiter. Une visite privée, si vous préférez...

L'ambassadrice du Lesotho. — Oh la ! Sachez qu'au pays j'ai déjà trois maris, alors là je suis en vacances ! Visite officielle, d'accord, mais il faut que j'en réfère à mon gouvernement. En attendant, laissez-moi vous dire une chose : vous avez la chance de ne pas héberger au sein de votre territoire les représentations diplomatiques des autres pays. Profitez bien de cette originalité. N'ouvrez pas inconsidérément vos portes à des curiosités. Je pense surtout aux Américains, qui ne vont pas tarder à rappliquer. Sans parler de vos voisins immédiats. Nous connaissons le problème, nous autres, avec l'Afrique du Sud. Cela dit, je viendrai volontiers en visite à Mek-Ouyes. Je ne pense pas que mon gouvernement y verra une objection.

Mek-Ouyes. — Nous boirons de mon meilleur vin, en votre honneur.

L'ambassadrice du Lesotho. — Oui. J'ai entendu parler de votre vignoble.

Mek-Ouyes. — Heu... mon vignoble est surtout une cave...

L'ambassadrice du Lesotho. — Quand le vignoble est solide, les caves sont profondes.

Mek-Ouyes. — C'est un proverbe sotho ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Oui, mais je viens de l'inventer. Y a-t-il des proverbes mek-ouyiens ?

Mek-Ouyes. — Oui ! Heu... « Plus tu commences beaucoup, moins tu finis davantage ».

L'ambassadrice du Lesotho. — C'est assez obscur. Ça ne sent pas très bon dans votre république... Est-ce un effet de vos soixante-dix tonnes de tricoruzène défoliant ?

Mek-Ouyes. — « Si t'as le nez qui pue, tout pue. »

L'ambassadrice du Lesotho. — C'est un autre proverbe mek-ouyien ?

Mek-Ouyes. — Oui. Mais je viens de l'inventer.

L'ambassadrice du Lesotho. — Je le prends. À propos, moi aussi je vous ai apporté des graines.

Mek-Ouyes, qui se lève et s'incline cérémonieusement. — Au nom de la population mek-ouyienne, je remercie le peuple sotho.

L'ambassadrice du Lesotho, qui s'incline à son tour. — Le maïs de chez nous est pour nos amis.

Mek-Ouyes. — Le maïs de nos amis a été notre maïs.

L'ambassadrice du Lesotho. — Le tréma sur le maïs est comme le sourire sur le visage.

Mek-Ouyes. — La terre des amis est pour le maïs de bonne volonté.

L'ambassadrice du Lesotho. — Alors, tout le monde est content !

Mek-Ouyes. — Du moins deux parties du monde, deux petites parties du monde.

L'ambassadrice du Lesotho. — Alors, vivent les relations bilatérales !

Mek-Ouyes. — J'allais le dire...

8. La mission d'Agatha de Win'theuil.

À l'Assemblée des Pays les Plus Performants, une réunion de travail dans le bureau du secrétaire général.

Le secrétaire général de l'APPP. — Elle n'est pas arrivée ?

Le sous-secrétaire. — Pas encore, monsieur.

Le secrétaire général de l'APPP. — D'ailleurs, je le saurais.

Le sous-secrétaire. — Que voulez-vous dire ?

Le secrétaire général de l'APPP. — Agatha de Win'theuil quelque part, on ne peut ignorer sa présence.

Le sous-secrétaire. — De quelle façon ?

Le secrétaire général de l'APPP. — Le parfum, sa voix, l'occupation de l'air ambiant... C'est la plus belle femme du monde. Elle approche, vous avez déjà soif. Vous avez déjà chaud. Vous gelez sur pied. Vous tremblez de tous vos membres, de désir et de terreur. Je sais qu'elle n'est pas encore dans nos murs. Elle approche.

Le sous-secrétaire. — Comment savez-vous qu'elle approche ?

Le secrétaire général de l'APPP. — Regardez. (*Il montre ses mains. Elles tremblent.*) Que font mes mains ?

Le sous-secrétaire. — Elles tremblent. Il est vrai que la rumeur dit des choses...

Le secrétaire général de l'APPP. — Lesquelles ?

Le sous-secrétaire. — Non non.

Le secrétaire général de l'APPP. — Dites !

Le sous-secrétaire. — Que lorsqu'elle fait l'amour elle aggrave le réchauffement de la planète, que quand elle jouit, elle crie au feu, elle hurle, elle braie, elle barrit, elle appelle au secours...

Le secrétaire général de l'APPP, qui s'éponge le front. — Je suis en mesure de vous le confirmer. Elle appelle au secours et si par malheur vous entendez ses appels, je ne vous conseille pas d'accourir.

Agatha de Win'theuil apparaît. Forte impression.

Le sous-secrétaire. — Madadame...

Le secrétaire général de l'APPP. — Bonjour, Agatha, chère Agatha, ha haaa...

Agatha de Win'theuil. — Donc, vous avez besoin de moi.

Le secrétaire général de l'APPP. — Il n'y a que vous.

Le sous-secrétaire. — Oui, certainement.

Agatha de Win'theuil. — Que moi que quoi ?

Le secrétaire général de l'APPP. — Vous avez entendu parler de Mek-...

Le sous-secrétaire. — ... de la République de Mek-Ouyes.

Agatha de Win'theuil. — Comme tout le monde, je pense, je lis les journaux.

Le secrétaire général de l'APPP. — Il vous faut en savoir plus que les journaux. La France n'ose pas mettre le holà. Les États-Unis sont déjà sur place. Le Royaume-Uni suit. Je ne vois pas pourquoi la Chine ne s'y mettrait pas non plus...

Agatha de Win'theuil. — Je croyais que c'était un solitaire inoffensif, ce Mek-Ouyes.

Le sous-secrétaire. — Nos satellites disent qu'il a déjà un compagnon avec lequel il complète des heures durant dans d'interminables discussions dont la teneur ne nous est pas encore connue.

Agatha de Win'theuil. — Ça ne fait jamais que deux conspirateurs...

Le secrétaire général de l'APPP. — Deux de trop.

Agatha de Win'theuil. — Et que m'ordonnez-vous, très cher, présentement ?

Le secrétaire général de l'APPP. — De plaire à ce garçon et d'être son amante.

Agatha de Win'theuil. — Facile, probablement.

Le secrétaire général de l'APPP. — Mais surtout dans le but de faire main basse, délicatement, sur son bien le plus précieux.

Agatha de Win'theuil. — Qui est ?

Le sous-secrétaire. — Vous devez connaître le trico !...

Furieuse, Agatha le gifle.

Le secrétaire général de l'APPP. — Il voulait dire le tricoruzène, ha ha ha, le tricoruzène défoliant, la richesse de Mek-Ouyes qui se trouve dans son camion, plus de cent tonnes.

Agatha de Win'theuil. — Je serai payée comment ?

Le secrétaire général de l'APPP. — Vous fixerez vos émoluments. La maison ne reculera devant aucune somme.

Agatha de Win'theuil. — Ça, c'est un montant qui me plaît.

9. Mek-Ouyes est seul.

Mek-Ouyes se promène ça et là, incapable de rien faire.

Mek-Ouyes. — C'est vrai personne m'emmerde. Sauf moi. Moi, je m'emmerde.

10. Mek-Ouyes et le sanglier.

Le sanglier est dans le territoire mek-ouyien. Il porte des lunettes de vue. Il examine les lieux, renifle, fouine. Mek-Ouyes sort de son camion.

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Le sanglier. — Je suis content de vous parler en face.

Mek-Ouyes. — Allons, partez d'ici ! Je n'ai pas l'âme d'un chasseur. Je n'ai pas de chevrotines, et je n'ai pas de congélateur pour vous tenir au frais.

Le sanglier. — Alors, tout va bien !

Mek-Ouyes. — Mais j'aime la viande de sanglier. Laissez-moi tranquille... Mais laissez-moi seul, à la fin !

Le sanglier. — Pourquoi voulez-vous que Mek-Ouyes-l'anachorète ne puisse pas devenir cénobite ?

Mek-Ouyes. — Il me faut quelques explications lexicales, je n'ai pas, auprès de moi, le *Petit Larousse*.

Le sanglier. — L'anachorète est beaucoup plus seul que le cénobite.

Mek-Ouyes. — Et, là, à qui ai-je l'honneur ?

Le sanglier. — À un anachorète, qui rêve parfois, désespérément, de cénobitisme. Ou encore d'un ami, tout simplement.

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Le sanglier. — Nous parlons, c'est déjà ça. Je vous observe depuis longtemps, vingt-six jours exactement. Vous êtes sympathique, mais vous êtes un peu tendu. Vous n'acceptez pas assez de visites. Vous ne parlez pas suffisamment.

Mek-Ouyes. — Ah oui ? J'ai déjà entendu ça quelque part.

Le sanglier. — Où ?

Mek-Ouyes. — Sur le terrain conjugal. Quand une femme dit à son homme qu'il ne parle pas, c'est surtout qu'il ne dit pas le texte qu'elle espère.

Le sanglier. — Quel rapport ? Nous n'avons pas plié des torchons ensemble...

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce que vous voulez ?

Le sanglier. — Par exemple, vous poser quelques questions...

Mek-Ouyes. — Mais pourquoi tout le monde s'ingénie à vouloir me poser des questions ? C'est le questionnisme généralisé !

Le sanglier. — « Pourquoi » ?... Ce n'est pas une question, cette phrase dans votre bouche, ou plutôt hors de votre bouche, qui commence par « pourquoi » ?

Mek-Ouyes. — Je la retire.

Le sanglier. — Demandez-moi pourquoi, moi, sanglier farouche, je suis venu dans votre cul-de-sac.

Mek-Ouyes. — Je vous le demande. Ce n'est pas un cul-de-sac.

Le sanglier. — J'ai été, naguère, comme vous, rompu de fatigue, rompu de fatigue à partager de l'être. Et j'ai fondé, bien avant vous, ma république possessive. Baudelaire dit quelque part dans sa correspondance : « Si j'avais voté, je n'aurais pu voter que pour moi. » Vous voyez, c'était assez romantique ! L'étymologie de « sanglier », c'est « singulier ». *Porcus singularis*. Ça n'a rien à voir avec le sang.

Mek-Ouyes. — Vous m'en voyez ravi. Vous savez d'autres sciences ?

Le sanglier. — Monsieur Mek-Ouyes... vous est-il arrivé d'ouvrir un livre d'histoire ? N'essayez pas de répondre, ce n'est pas une question... Un livre d'histoire... il n'est pas dieux possible de s'y reposer. Le monde est une traque, et j'ai cherché, trouvé, le lieu sans plaies ni bosses. Non, je l'ai inventé. J'ai réclamé mon indépendance. J'ai été indépendantiste de moi-même. Je l'ai d'abord cherché au sein d'une république étymologique comme vous la concevez... une république pour tous, tellement boulimique, tellement pleutre, tellement folle, qu'elle éprouve le besoin, au bout de son excès, de valoriser la sagesse, le courage et la tempérance ! Vertu contre égoïsme (et pas seulement égoïsme des rois, des riches ou des dirigeants, mais égoïsme de la base, nous sommes bien d'accord ! calcul égoïste des masses, à moins d'un peu de réflexion). Le bonheur allaité par la justice et la raison ! Deux mamelles dans la famille hermaphrodite et personnelle... Seulement, cette ascèse-là... le caractère désespéré de cette ascèse ne me convient plus tout à fait. Elle sèche sur pied. Il n'y a jamais eu d'Âge d'Or ou de Jardin d'Eden. Nous n'y retournerons pas. Nous n'y accéderons pas. C'est une plaisanterie. Aujourd'hui, j'ai besoin de vous parler.

Mek-Ouyes. — Venez donc par là vous installer plus confortablement.

Le sanglier. — Merci.

Mek-Ouyes. — Ainsi donc, vous avez des idées sur l'homme...

Le sanglier. — Ghron, hron. L'homme n'est plus au centre de la terre. Il n'y était pas, d'abord. Et puis, il y a été pendant quelques siècles, il a eu de la peine à s'y installer. Et puis le voilà tellement multiplié, dispersé, écartelé, traversé, concurrencé... Il n'est plus au centre du cercle ou de la sphère. Il fait le dos rond et gagne les coins. Ça n'a pas l'air, mais c'est ainsi. Il ne le sait pas encore. C'est pour cela que je m'autorise, moi, modeste sanglier, à m'exprimer avec des mots que vous pourriez légitimement considérer comme vôtres. Mais c'est contre cette dépossession que vous faites votre closerie. Vous êtes un *Moi-d'abord*, Mek-Ouyes ! Pardonnez-moi, mais par rapport à l'état de *Moi-aussi*, si l'on y réfléchit bien, quelle chute ! J'en ai observé beaucoup qui voulaient balkaniser la République, l'atomiser en micro-unités de plus en plus menues. Rappelez-vous celui qui en appelait aux communes libres. Et les communes libres n'étaient pour lui qu'une étape ! Il songeait à l'autodétermination des quartiers, à l'indépendance des rues, voire des escaliers ou des paliers ! Pourquoi pas l'autonomie de chacun des lits jumeaux d'un couple ! Un jour, je lui ai demandé si pour traverser la rue son pied droit était tenu d'envoyer des ambassadeurs à son pied gauche... Mais non, il semblait tout de même tenir pour un donné basique l'insécabilité individuelle. Maintenant je ne sais pas ce qui s'est passé dans votre caboche quand vous avez voulu fonder votre république. Je ne sais pas si cette république est sérieuse. Elle n'a ni adresse postale, ni numéro de téléphone ou de courriel électronique... Je ne sais pas si elle est viable. Je ne sais pas si elle est pacifique ou belliqueuse. Je ne sais pas ce qu'elle produit, en

termes de richesse, ce qu'elle importe, ce qu'elle exporte, ou la monnaie qu'elle frappe. Je sais bien qui l'habite, mais rien de sa constitution. Je ne sais à peu près rien. Je sais que vous marchez lentement. Je n'ai jamais vu quelqu'un marcher aussi lentement, d'une marche qui serait un regard lisse, sans volonté de juger. C'est déjà ça. Mais ça n'a pas d'avenir.

Mek-Ouyes. — Attendez... Quel *Moi-d'abord*, sanglier ? C'est peut-être cela qu'il faudrait vous demander, avant de douter ! Quel individu au bout de cette « chute », comme vous dites ? Cet individu a dû pratiquer tous les arts pour fonder sa république, tous les arts et toutes les techniques... Je n'ai pas été qu'un âtrier, mais aussi un maçon qui aura connu toutes les qualités et toutes les couleurs d'enduits, un échafauteur et un poseur de drains, un creuseur de cave, un concepteur de volumes et le maître des pluies, je veux dire des pluies quand elles ont choisi de tomber... qu'est-ce que vous en feriez, vous, s'il fallait tout à coup que vous en fassiez quelque chose ? Qu'est-ce que vous feriez de leur pénurie ou de leur abondance dévastatrice ? Comment ne rien gâcher de leurs bienfaits et comment détourner habilement toutes leurs catastrophes possibles ? Je suis agriculteur, je suis éleveur, je suis négociateur et cuisinier. Rassembler en moi toutes ces qualités, n'est-ce pas un peu reconstruire l'homme ? Je serai à l'occasion chirurgien de moi-même, si besoin est je m'opérerai moi-même de l'appendicite et de la cataracte ! Moi, j'ai dressé ma carte ! Géographe, j'ai été géographe en profondeur et météorologue ! J'ai appris le langage des têtards en nageant avec eux. Je donnerai demain une langue à ma république, une langue parfaite, où « court » sera un mot court et « long » un mot long, « court » se dira « go » et « long », « rattapoilitorдонphasse », une langue où trois cents mots de base suffiront. Tous les autres seront dérivés suivant les besoins. J'accomplirai tout seul les potentialités de mon sexe. Vous ne savez pas encore tout ce que je suis. Vous ne connaissez pas encore ma république. Et d'ailleurs vous avez tout le temps. Cela dit, j'ai des projets, de bels et bons projets de bons et beaux bâtiments : une bibliothèque avec une belle quantité de livres choisis ; un cabinet d'images rempli de cartons divers ; un salon de sciences et de techniques ; un salon de musique avec instruments accrochés aux parois et petit orgue positif ; un tout petit théâtre à l'italienne tout en pisé rougeâtre, avec une loge unique pour acteur-spectateur unique. Je bâtirai une chambre haute où l'emplacement du lit répondra à des exigences de tiédeur (ne pas être sur le passage d'un léger courant d'air naturel), de lumière (un rayon de soleil à l'emplacement d'une habituelle lampe de chevet, rayon de soleil étrangement fixe...) et de vision du spectacle extérieur (des collines, une ville). Le paysage a donc changé sans que l'observateur ait à bouger. Il lui faut en conclure que la chambre est mobile et que le rayon de soleil est rendu apparemment fixe par un système minutieux d'orientation changeante et de captation fine. Il y a ce que j'ai fait, et ce que je ferai. C'est cela la vraie de vraie vérité de la République de Mek-Ouyes. Tenez-vous le pour dit !

Un silence particulier.

Le sanglier. — Peut-être, mais n'êtes-vous pas en train de recevoir tout cela pour réel et vrai sans que vous le connaissiez évidemment être tel ?

Mek-Ouyes. — Sanglier, vous êtes vraiment du genre sceptique !

Le sanglier. — Peut-être.

Mek-Ouyes. — Comment voulez-vous mettre un sceptique au travail ?

Le sanglier. — On peut. Mais n'en parlons plus, je m'en vais...

Mek-Ouyes. — Non !

Le sanglier. — Ne me dites pas que vous avez l'intention de me retenir !

Mek-Ouyes. — Est-ce que vous mangez du cochon ? J'ai là de l'andouille.

Le sanglier. — Je suis plutôt végétarien. Je n'ai jamais essayé. Je veux bien essayer. Je n'ai pas de religion sur le chapitre.

Mek-Ouyes. — Mon céleri n'est pas poussé. Est-ce que vous buvez du vin ?

Le sanglier. — Saoul comme un sanglier...

Mek-Ouyes. — Vous n'êtes pas obligé de vous saouler.

Le sanglier. — Non, mais je me suis laissé dire que la première fois, c'est assez éprouvant.

Mek-Ouyes. — Je vais commencer (sur ce chapitre seul) votre éducation.

Mek-Ouyes débouche trois bouteilles. Ils se mettent à manger. Mek-Ouyes soupire longuement.

Le sanglier. — Vous allez nous la cracher, cette boule.

Mek-Ouyes. — Ce n'est pas si facile... J'ai fait un rêve.

Le sanglier. — Je m'y attendais.

Mek-Ouyes. — J'étais entré dans une propriété privée à végétation tropicale. Au milieu, il y avait une serre, dont il était interdit de s'approcher, mais dont je m'approchai pourtant. À l'intérieur, était reconstitué une sorte de pré où vivaient... des femmes. Je les regarde. Elles sont belles et elles sont nues. De temps en temps, elles cueillent, en se dressant sur la pointe des pieds, un fruit ou un biscuit, qui passe au-dessus de leur tête pendant à une petite chaîne nourissante. L'une d'elles m'aperçoit les regarder. Elle est furieuse. Et juste après, le son déchirant d'une sirène. Je me mets à courir, ou plutôt à ne pas pouvoir courir, comme dans un cauchemar. C'est un cauchemar.

Le sanglier. — Oh la la... ha ha ha... J'ai l'impression qu'il vous manque quelque chose dans cette république parfaite.

Mek-Ouyes. — Qui vous dit que vous ne rêvez pas, quand il ne vous manque rien ?

Le sanglier. — Personne ne me le dit.

Mek-Ouyes. — Je vais me construire un poêle à bois. Il sera en terre cuite. Il aura la forme d'une femme grande nature, tiède, jamais brûlante, et cet hiver je me chaufferai le ventre en la pénétrant. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le sanglier. — Vous me faites froid dans le dos.

Mek-Ouyes. — Vous avez raison, il faudrait passer entre deux poêles.

Le sanglier. — Et une femme à qui parler, ça ne vous intéresse pas ?

Mek-Ouyes. — Il y a déjà une ambassadrice.

Le sanglier. — Eh bien, moi, je vais vous dire : c'est bon, le cochon.

11. Abdel parle des arrivants.

Abdel, couvert de plaies, de bosses et de pansements divers, parle à Mek-Ouyes, de loin, toujours de l'autre côté de la frontière.

Abdel. — Ainsi, vous faites la fête avec un sanglier.

Mek-Ouyes. — Ainsi vous me faites une crise de jalousie.

Abdel. — Je n'ai pas la chance d'être assez animal, c'est ça.

Mek-Ouyes. — Ne dites pas n'importe quoi. Ce pauvre sanglier, il ne s'est pas installé chez moi, que je sache. Il vient à l'heure de la chauve-souris et repart à celle du laitier.

Abdel. — Non, mais il va revenir, en petite course sur ses petites pattes, on se demande bien comment elles peuvent supporter son poids. Il pèse au moins cinq cents kilos.

Mek-Ouyes. — Il est surtout très cultivé. Et c'est un gentleman.

Abdel. — Oui, il sait y faire, lui.

Mek-Ouyes. — Il ne sait rien. Il ne réclame aucune citoyenneté. Il les mériterait toutes. Qu'est-ce que vous avez sur le visage ? Et ce bras dans le plâtre ?

Abdel. — J'ai des côtes cassées, aussi, ce n'est rien. Une discussion un peu vive avec vos CRS. Le monde est trop petit pour nous contenir eux et moi. Ne vous occupez pas de cela.

Mek-Ouyes. — Quels *mes* CRS ?

Abdel. — Dans quel monde vivez-vous ? Vous ignorez la présence de deux compagnies de CRS mobilisées pour faire le siège de votre république ?

Mek-Ouyes. — Je suis honoré.

Abdel. — Vous savez, je comprends très bien que vous teniez dur comme fer à la proposition platonicienne selon laquelle la population de la République doit demeurer en nombre constant. Je ne l'avais pas compris tout de suite. Maintenant, c'est clair et je vous approuve grandement. Mais laissez-moi vous dire que je ne lâche pas prise. Je continue mon travail de veille et de protection, que vous ne voulez pas reconnaître. Je travaille dans le campement des ambassadeurs. J'y suis devenu une sorte de factotum. Je répare les roulottes, je change des vitres et goudronne des toitures, je porte le courrier, je fais des traductions et de l'interprétariat, j'organise le ravitaillement, je règle des conflits. C'est très intéressant.

Mek-Ouyes. — Oh, vous... vous attendez quelque chose !

Abdel. — J'attends votre mort.

Mek-Ouyes. — Vous me dites ça comme ça...

Abdel. — Oui ! Avec un peu de chance, pour me remercier de mes bons et loyaux services, vous allez me promettre qu'à votre mort vous me lèguerez par testament la citoyenneté unique de la République de Mek-Ouyes !

Mek-Ouyes. — Vous croyez ça ! Ha ha ha...

Abdel. — Bien sûr. Vous ne pouvez pas ne pas prévoir une donation de ce type.

Mek-Ouyes. — Mais c'est beaucoup trop dangereux ! Si je le faisais... sachant cela vous seriez tenté de me supprimer avant l'heure. Au fait quels sont vos services si bons et si loyaux ?

Abdel. — Il faut bien que quelqu'un organise les audiences.

Mek-Ouyes. — Quelles audiences ? Les ambassadeurs ?

Abdel. — Les ambassadeurs et les visiteurs.

Mek-Ouyes. — Qui commence ?

Abdel. — Ce sera une visiteuse.

Mek-Ouyes. — Faites entrer.

12. L'audience de Thérèse.

Entre Thérèse, qui reste aussi à distance sur une sorte de podium aménagé pour les audiences. D'autres ambassadeurs et visiteurs patientent sur un banc d'attente.

Mek-Ouyes. — Ma pauvre Thérèse, non, tu ne seras pas la première dame de la République de Mek-Ouyes. Je te dis ça sans agressivité. Et je retire le « pauvre » de « ma pauvre Thérèse ». Cela ne veut pas dire que je ne suis pas content de te voir. Elle te va super bien, ta jupe andalouse. Je suis content de te voir. Si je te disais que le petit mois que j'ai passé ici m'a semblé durer beaucoup d'années déjà. Tu t'es repointée timidement et je t'en remercie. Mais ça me fait mal de lire dans tes yeux que tu considères encore que la place de la femme est d'être auprès de son homme. Ce n'est pas à l'ordre du jour. En ce moment, je regarde le monde. Jamais de ma vie je n'ai été aussi sédentaire et jamais à ce point le monde n'est venu jusqu'à moi. Je regarde le monde venir. Cela doit te paraître le comble de l'orgueil ! L'ambassadeur des États-Unis va venir après toi. Pourquoi pas après tout ? Et puis l'ambassadrice du Kazakhstan. Comment vont nos enfants ? Je sais que tu veilles sur eux et qu'ils me méprisent un peu. On ne peut pas contenter la planète et son fils. Ils changeront d'avis. Est-ce que notre fille a réussi ses examens ? Je pense à toi souvent. Là, même, j'ai presque envie de te serrer dans mes bras. Je me contiens. Je ne sais pourquoi... c'est un peu comme si tu venais me faire une visite au parloir... Mais pas du tout ! je ne suis pas dans une prison, ni dans un cloître, tout juste sur une île, un peu déserte mais pas trop, dans laquelle je suis en train de repeser les actes premiers sur la balance de la réussite ou du fiasco. Il te va super bien ton petit caraco. Deux plateaux des épaules, deux plateaux pectoraux. Tu sais, je ne me laisse pas abattre. J'ai une bonne cave. J'ai un poulailler. Je cultive. C'est gentil de m'avoir apporté une terrine de lièvre. Je la mangerai sans faute. Mais c'est ce que m'aurait apporté ma mère si elle était encore en vie. Tais-toi, ne dis rien. Je l'aimais bien, comme tu l'aurais aimée si tu avais pu la connaître, mais je la détestais tout de même chaque soir,

lorsque, les pieds sous la table, en détachant la chair de l'os de la pintade avec les couverts en argent, sans se presser, elle me parlait de l'homme qu'elle n'avait pas su détenir (oui, oui, elle disait « détenir »). Lorsqu'elle faisait des tripes, elle disait qu'elle aimait son fils comme ses petits boyaux. Comment savoir si l'étalon « petits boyaux » était ses petits boyaux à elle ou ses petits boyaux à lui ? À cette question perfide, elle aurait sans doute répondu que ses petits boyaux à elle et ses petits boyaux à lui venaient de la même charcuterie. J'ai fait la connaissance d'un sanglier, dont je respecte les cuissots. Il est un peu devenu mon directeur de conscience. J'ai des amis qui viennent de tous les coins du monde et à qui je donne, indirectement, du travail. C'est une belle aventure. Elle te va super bien cette nouvelle coiffure. Ne compte pas que je te parle des femmes. Il n'y a pas encore beaucoup de femmes, dans cette histoire. Ça va certainement venir. Les petites extrémistes vont bientôt faire leur apparition en force. Je le sens. Je n'attends que ça. Ainsi c'est toi l'avant poste. Thérèse, ma petite Thérèse, je n'ai pas encore fini mon grand détour. N'est-ce pas que tu vas me laisser finir mon grand détour ? Il est très probable que je reviendrai. J'espère que tu seras toujours là, mais je ne peux pas l'exiger. En attendant, je ne te demande pas de me regarder faire. Je ne te demande pas non plus de détourner les yeux. Je mangerai la terrine en pensant à tes cuisses, parce que ce qu'on mange, souvent, passe aussi par la cuisson, comme on a fait nous-mêmes à l'origine.

Thérèse sort.

13. L'audience états-unienne.

Abdel, qui annonce à la façon d'un huissier. — L'audience états-unienne !

L'ambassadeur états-unien. — Quel est votre nom ? Votre prénom ? Quel est votre vrai nom, et votre vrai prénom ? Le nom et le prénom de vos père et mère et des père et mère de vos père et mère et ainsi de suite jusqu'à cinq générations ? Quand avez eu pour la première fois cette idée de république personnelle ? Qui vous a influencé ? Quelles étaient vos lectures à l'époque où vous n'étiez pas encore président ? Connaissez-vous la valeur exacte d'un chargement de tricoloruzène défoliant ? Depuis combien de temps viviez vous avec votre épouse Thérèse au moment de la déclaration d'indépendance de la République de Mek-Ouyes ? Pour qui vous croyez-vous ? Aviez-vous une carte d'électeur en République Française ? Pourriez vous nommer tous les ministres du premier gouvernement de Philippe Pétain ? Qu'avez-vous fait de votre passeport français ? De votre permis de conduire ? Pourquoi avoir dérobé un camion à votre patron, alors qu'il vous avait donné ouvertement plusieurs certificats de bonne conduite ? Qui vous a fait président ? Aimez-vous vos enfants ? Vos enfants vous aiment-ils ? À qui voulez-vous faire croire que vous n'avez aucune ambition internationale, alors que la communauté internationale vous a reconnu dans des temps records et que d'autres pays attendent parfois dix, trente, quarante ans l'aumône de cette reconnaissance ? Que pensez-vous du mot « innocence » ? Vous considérez-vous comme innocent ? De combien est votre quotient intellectuel ? De combien votre Q.I. ? De combien votre Q.S. ? De combien votre quotient sexuel ? Savez-vous quelque chose en droit civil ? Aimez-vous les betteraves rouges ? Savez-vous pourquoi je vous pose cette question ? Pourquoi vous intéressiez-vous tant au nom des présidents ou des ministres de toutes les républiques de la terre et de tous les temps, et pas du tout aux monarchies ? D'où vient que vous avez reconstitué votre famille aux portes de votre République solitaire quand elle était dispersée avant les événements ? Quelles sont exactement vos relations avec ce sanglier ? Quels sont vos projets ? Avez-vous des projets ? Que faisiez-vous au temps chaud ? Comment ferez-vous quand viendra la neige ? Pensez-vous que vous pourrez sérieusement vous

chauffer sans danger en brûlant des galettes séchées pleines de tricoloruzène défoliant ? Êtes-vous un théoricien ? Que savez-vous du Parti mek-ouyien ? Avez-vous de l'estime pour les religions révélées ? Quel est le pluriel de « monothéisme » ? Que pensez-vous *des* monothéismes ? Avez-vous de l'avenir ? Regrettez-vous cette aventure ? Est-ce que vous avez une histoire à dormir debout à déclarer ? Où est le mal ? Vous préoccupez-vous de votre public ou vous en foutez-vous complètement ? Est-ce que vous pensez que la police vous en veut particulièrement ? Que pensez-vous des pratiques de harcèlement ? Quelle heure est-il ? Où en est le creusement de votre cave ? Pourquoi regardez-vous sans cesse du côté des roulottes où règne un calme impressionnant ? Attendez-vous quelqu'un ? (*Rafales de mitraille.*) Vous avez entendu ces rafales ? ce bruit de chute ? À votre avis, qui a pu tomber aussi lourdement ? Est-ce que vous pensez sérieusement que je n'ai plus de questions ? Avez-vous déjà mangé une montgolfière ? Avez-vous déjà entendu dire que quelqu'un a mangé une montgolfière ? Y a-t-il de quoi être fier de manger une montgolfière ? Vous ne répondez rien ? Pourquoi votre conscience a-t-elle l'air aussi tranquille ? Connaissez-vous le Batsukan Oriental du Sud ? Quelle langue parle-t-on au Lesotho ? Combien de fois avez-vous couché à la belle étoile ? Combien votre fille a-t-elle de dents ? Combien y a-t-il de radis dans votre potager ? Avez-vous lu *Les trois Mousquetaires* ? Trouvez-vous qu'il y a suffisamment de mousquetaires dans *Les trois Mousquetaires* ? Connaissez-vous le traître Lamblard ? non, Danglars ! Connaissez-vous personnellement le traître Danglars ? Depuis combien de temps n'avez-vous pas pris de bain moussant ? De quoi vivaient vos père et mère ? Est-ce que vous aimez les ports ? Est-ce que vous aimez les morts ? Quel est le fruit qui n'est pas un fruit, et qui est plus féminin que la papaye ? Quel est le fruit qui est un fruit, et qui est plus masculin que la mamaye ? Où avez-vous appris les bonnes manières, qu'on ne met pas ses doigts dans son nez quand on vous pose des questions ? Seize fois seize ? Deux cent cinquante six divisé par seize ? Qu'est-ce qui transforme la suie en lumière ? Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'un quadrupède redressé ? Qu'est-ce qu'un quadrumane penché ? À quoi bon collectionner des timbres poste usagés ou des timbres poste neufs qu'on n'utilisera jamais ? Quelle est la question qui va suivre ? Est-ce que le rideau de douche de plastique froid qui vous colle à la peau mouillée est plus désagréable que le savon plein de grains du sable que vous avez rapporté de la plage dans vos chaussettes ? Combien de temps cuit le gigot de trois livres ? Qui va à la chasse perd-il sa place ? Un vieillard qui brûle est une bibliothèque qui quoi ? Un vieillard qui brûle est-il quelque chose d'autre qu'un vieil art qui brûle ? Faut-il avoir des oreilles ou un piano ? Connaissez-vous François Caradec ? L'Oulipo ? Quels sont vos projets ? Croyez-vous être à la hauteur de ma technicité ? À quelle vitesse monstrueuse sort le sperme dans l'éjaculation humaine ? Est-ce que la liste de noms suivante – Peyrouton, Caziot, général Huntziger, amiral Darlan, général Bergeret, Berthelot, Ripert, contre-amiral Platon – vous dit quelque chose ? Qui vous vaut ? À quel morceau de Thérèse pensez-vous quand vous pensez à Thérèse ? Pourquoi avez-vous toujours l'air de ne rien savoir ? Est-ce que vous ne savez pas quelque chose ? Est-ce que vous appréciez d'ignorer une chose importante ? Te connais-tu toi-même ? Quel était le sexe de ton père au moment de ta conception ? Celui de ta mère ? Que faisait le sexe de ton père au moment de ta naissance ? Savez-vous pourquoi je me suis mis à vous tutoyer ? Répondez !

Mek-Ouyes. — Je conteste la façon dont vous avez répondu vous-même à votre douzième question dans votre énième : la liste Peyrouton, Caziot, général Huntziger, amiral Darlan, général Bergeret, Berthelot, Ripert, contre-amiral Platon ne concerne que le remaniement du 6 septembre 1940. Au 12 juillet, elle devait se dresser comme suit : Laval, Alibert, Marquet, Baudoin, Bouthillier, général Weygand, Mireaux, Ybarnegaray, Caziot, Belin, Pietri, Leméry ou Lémery, je ne sais plus très bien, général Colson, amiral Darlan, général Pujo.

Mek-Ouyes se lève, furieux, et rentre dans son camion.

L'ambassadeur états-unien, à Abdel. — Je m'y suis mal pris.

Abdel. — Oui.

14. La bouderie de Mek-Ouyes.

Autour de l'aire d'audience, Abdel, l'Ambassadeur états-unien, l'ambassadrice sotho, Thérèse et d'autres qui s'agitent.

L'ambassadeur moldave. — On n'a jamais vu ça ! Qu'est-ce que j'en fais de mes lettres de créance ? Où est la presse ? Je veux qu'il soit écrit que l'ambassadeur de Moldavie fulmine.

L'ambassadeur costa-riquiquien. — C'est bien la peine de venir se plaindre que mon pays, le Costa-Riquiqui, n'entretient pas de relations diplomatiques avec la République de Mek-Ouyes, et, le jour où la situation se normalise, lui claquer comme ça la porte au nez !

L'ambassadeur états-unien. — Et moi, qu'est-ce que je devrais dire ? Je représente les Etats-Unis. Vous vous rendez compte ? Les É-tats-U-nis !

L'ambassadrice du Lesotho. — Je ne vois pas pourquoi il faudrait s'effrayer de voir un État manifester sa souveraineté.

L'ambassadeur états-unien, excédé. — « Souveraineté », ça ne se dit pas, en américain !

L'ambassadrice du Lesotho. — Je note.

Abdel. — Calmez-vous. Écoutez plutôt. Il travaille.

On entend des coups de martèlement furieux, qui sortent du territoire de Mek-Ouyes. Entre les coups, de temps à autre, un mugissement déchirant. Bruits d'autoroute, une sirène de police. Bruits étranges.

Thérèse. — On ne peut vraiment pas le joindre par téléphone ?

Abdel. — Non.

Un ambassadeur (l'ambassadeur nippon ?) prend des photos avec un téléobjectif long de cinquante centimètres. Un bruit d'explosion parvient de chez Mek-Ouyes.

L'ambassadeur états-unien, effrayé. — Le tricoloruzène défoliant !

Les ambassadeurs s'enfuient.

Thérèse. — C'est une bouteille de champagne.

Abdel. — Mais oui, ce n'est que ça.

Thérèse. — Qu'est-ce qu'il fête ?

Abdel. — Chaque jour qui vient.

Thérèse. — J'ai été sa femme vingt-cinq ans durant.

Abdel. — Vous avez l'air de l'être encore.

Thérèse. — Si je ne le suis, qu'on veuille m'y mettre.

Abdel. — Vingt-cinq ans, c'est beaucoup.

Thérèse. — C'était bien mon avis. C'est pourquoi j'ai cassé le vase. Mais il me manque. Et en plus, il s'améliore... On le met à porte et voilà qu'il s'améliore... Il devient rigolo. Il se secoue, quoi... Je n'en reviens pas qu'il ait réussi à concentrer autour de lui autant de présence attentive... Vous ne pourriez pas me trouver une roulotte, Abdel ? Vous avez l'air débrouillard. J'ai de quoi payer une location.

Abdel. — Moi, je veux bien, mais il faudrait que vous ayez un travail au sein même de la cité diplomatique sans quoi on finira par vous regarder de travers.

Thérèse. — Un travail ? mais je ne demande que ça.

Abdel. — Qu'est-ce que vous savez faire ?

Thérèse. — Votre cité idéale... est-ce qu'il y manque quelque chose ? Est-ce qu'il y manque quelqu'un ? Y a-t-il un service qui n'est assuré par personne ?

Abdel. — Oui.

Thérèse. — Lequel ?

Abdel. — Les filles.

15. Agatha arrive à Mek-Ouyes.

Une montgolfière arrive lentement au-dessus de la République de Mek-Ouyes et s'immobilise à cinq mètres du sol en jetant une ancre. Agatha paraît en aéronaute superbe, la jambe avantageuse qui dépasse de la nacelle. Mek-Ouyes la voit, complètement ébahi. Elle se tortille un peu.

Mek-Ouyes. — Ne vous fatiguez pas comme ça.

Agatha. — Qu'est-ce que je fais de fatigant ?

Mek-Ouyes. — Je ne vais pas imiter votre geste ! Je ne veux pas le nommer, non plus.

Agatha. — J'avais un peu chaud, simplement.

Mek-Ouyes. — Vous avez la chair de poule.

Agatha. — D'où vous êtes, vous ne pouvez pas savoir si j'ai la chair de poule.

Mek-Ouyes. — Il est encore tôt, pas plus de quatre heures au soleil. Il faut attendre quelques heures pour avoir vraiment chaud comme on a chaud en été, au point d'avoir envie de mettre ses épaules à l'air. Allons, soyez sérieuse, recouvrez-vous.

Agatha. — Vous prenez des médicaments ?

Mek-Ouyes. — Des médicaments ? Non... Pourquoi ? Vous savez, je n'ai plus de sécu, j'ai pas trop intérêt... Quels médicament ?

Agatha. — De ceux qui donnent de l'indifférence.

Mek-Ouyes. — Vous ne me laissez pas indifférent. Voilà trop longtemps que vous me tenez la jambe, que votre jambe me tient la jambe. Et je ne m'en plains même pas. Je n'aurai jamais donné une audience aussi longue.

Agatha. — Elle n'a pas duré tant que ça, l'audience consentie à Agatha de Win'theuil.

Mek-Ouyes. — Elle n'est pas finie.

Agatha. — Même à votre sanglier ?

Mek-Ouyes. — Je ne donne pas audience au sanglier, qui d'ailleurs n'est pas le mien. Des audiences, ce serait plutôt lui qui m'en accorderait.

Agatha. — Est-ce que vous couchez avec le sanglier ?

Mek-Ouyes. — On ne couche pas avec son double.

Agatha. — Mek-Ouyes...

Mek-Ouyes. — Oui.

Agatha. — Est-ce que vous souhaiteriez que je vous donne des informations qui vous manquent ?

Mek-Ouyes. — À quel sujet ?

Agatha. — Au sujet de votre république, et, par exemple, des gens qui s'agglutinent à sa porte, pas toujours avec les meilleures intentions.

Mek-Ouyes. — Merci, j'ai déjà mes informateurs.

Agatha. — En politique, il faut toujours en avoir plusieurs. Votre ex-épouse, Thérèse, par exemple... et votre camarade Abdel...

Mek-Ouyes. — Attention, Thérèse est une femme libre, et celle qui rapporte sur la liberté d'une femme libre n'est pas une femme libre ! Si vous continuez comme ça, je vais vous jeter dans les excréments brûlants.

Agatha. — Toute habillée ?

Mek-Ouyes. — Mademoiselle de Win'theuil... vous m'apportez de la distraction, c'est incontestable. Mais je ne sais pas encore si cette distraction est positive ou si elle ne m'empêche pas, surtout, de cultiver mon potager et de faire mes rondes. Je n'ai pas fait ma ronde, ce matin. Je n'en ai pas eu le temps, à cause de cette verrue accrochée à ma République comme une épave.

Agatha. — En mer, on n'abandonne pas un naufragé.

Mek-Ouyes. — Sauf s'il s'agit de se défendre de lui.

Agatha. — Une république défensive est perdue. Vous êtes perdu, Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes. — Je ne crois pas. Ça peut venir, mais ce n'est pas encore le cas. Je commence à vous connaître un peu : vous ne vous seriez pas accrochée à une république finissante. Ce n'est pas du tout votre genre.

Agatha. — Nous avons l'air de deux voisins, chacun chez soi dans son chalet ou son pavillon de banlieue, occupés à faire une pause dans leurs travaux ménagers ou leurs petits amusements de solitaires. Si vous étiez de bon voisinage, vous m'inviteriez à prendre l'apéritif.

Mek-Ouyes. — Non.

Agatha. — Alors, je reviendrai demain, quand mon absence vous aura pesé.

Mek-Ouyes. — Vous allez repartir ?

Agatha. — Vous voyez bien que vous tenez à ma présence.

Mek-Ouyes. — Si vous laissez un peu descendre la montgolfière, je pourrais sans doute décrocher l'ancre sans trop de risque.

Agatha. — Je ne vais pas savoir. Mais écoutez-moi, tête de mule ! La France veut votre peau, elle envoie ses espions ! Les Etats-Unis veulent votre trico... pas votre tricot de peau, votre tricoloruzène ! Thérèse crée une entreprise, c'est le Bordel du Cœur, soi-disant un bordel pas que physique ! car les ambassadeurs (90% de mâles dans la profession) ont besoin de femmes ! Vos propres enfants viennent d'arriver. Votre fille Ozalide est amoureuse d'Abdel qui le lui rend bien. Au sein du Bordel du Cœur, votre fils Thomas a inventé un nouveau sport, qui est un sport sexuel, le *tarmac* ! Vous êtes fier de vous ?

Mek-Ouyes. — C'est quoi, ça, le tarmac ?

Agatha. — Un corps, nu, est installé sur le dos, un homme ou une femme, trois matelas assez fermes ayant été superposés. On verra pourquoi. Le client, un mâle, est debout sur une commode, parfaitement nu, en concentration intense. La première tâche de notre professionnel(le) est de l'exciter doucement puis violemment par la voix, les mots et les gestes. Vous voyez le genre... se caresser les seins énormes ou la verge longue, lever les bras pour dégager les aisselles, se tortiller, mimer le fol orgasme, sortir la langue... les trucs les plus classiques, mais bon... c'est pas tous les jours qu'il est donné d'inventer. Bon an mal an, ça vous produit quand même en face une confortable érection en moins de temps qu'il faut pour la décrire. Ne pas aller trop vite. Ne pas durer trop longtemps. Bien percevoir le moment décisif. Et là, vivement, on se retourne sur le ventre, passe une grande main de pommade, à la louche, à l'entrée de la voie pénétrable, avec un gémissement d'art qui fasse oublier l'aspect technique du geste. On écarte les cuisses. Alors, ange rebelle ou flèche du Parthe, le client doit plonger, tomber en lui sabre au clair, en érection, et décharger en entrant comme une bourrasque de neige lourde dans un cul-de-sac de cité-dortoir. Il y a deux façons différentes de pratiquer ce sport en chambre, le tarmac, la première en chute simple, comme précédemment décrite, les pieds du client restant le plus longtemps possible collés à la

commode, une chute du genre bouteille saoule. La deuxièmement suppose un plongeon avec élan, pas tellement plus difficile en fait. L'une et l'autre méthodes réussissent tant bien que mal avec de l'entraînement et des bleus innombrables, quelques éjaculations en touche quand la queue ripe au dernier moment et verse son petit flot sur la cuisse ou la couette. Vous comprenez pourquoi je veux vous emmener loin d'ici, moi qui vous désire comme une folle ?

Mek-Ouyes. — Vous voulez m'emmener en montgolfière ?

Agatha. — Non, en camion.

Mek-Ouyes la contemple intensément.

Mek-Ouyes. — Il faut me laisser une nuit de réflexion. Cette nuit, je dormirai dans mon camion.

Agatha. — Je viendrai vous border.

Mek-Ouyes. — Je dormirai seul.

Il entre dans sa cabine.

Curieusement, très furtivement, on voit passer dans le décor, des plongeurs de tarmac en érection, comme dans la fameuse fresque de Paestum.

16. Ozalide et Abdel.

À voix basse, ils parlent dans la nuit.

Abdel. — Ainsi vous êtes sa fille ?

Ozalide. — Mais oui.

Abdel. — Vous ne vous appelez pas Julie ?

Ozalide. — Mais si !

Abdel. — Vous ne vous appelez pas Ozalide ?

Ozalide. — Je m'appelle Ozalide aussi.

Abdel. — Vous m'aimez ?

Ozalide. — Mais oui.

Abdel. — Comment le savez-vous ?

Ozalide. — Mais parce que c'est clair.

Abdel. — Vous êtes sûre ?

Ozalide. — Que c'est clair ?

Abdel. — Oui...

Ozalide. — Oui.

Abdel. — Vous avez un métier ?

Ozalide. — Oui.

Abdel. — Lequel ?

Ozalide. — Je raconte des histoires.

Abdel. — Racontez-moi une histoire.

Ozalide. — Prenez-moi plutôt dans vos bras !...

Ils se prennent dans leurs bras.

17. Thérèse et Agatha.

Deux rôdeurs sur le territoire. On ne sait pas, d'abord, qui ils sont. Lumière.

Agatha. — Nous ne sommes pas obligées de rester ainsi coincées sous les entrailles de la machine. Puisque je vous cherchais, puisque vous me cherchiez... maintenant que nous nous sommes trouvées, nous pourrions tout aussi bien nous asseoir sur l'herbe.

Thérèse. — Non. Ou alors, il fallait apporter la théière et les macarons. Commençons plutôt accroupies. Et c'est moi qui commence. J'ai tellement de choses à vous dire... tellement de choses...

Agatha. — Vous n'avez pas l'air de connaître votre commencement.

Thérèse. — Ça vient. Je suis lente.

Agatha. — Lourde, lente.

Thérèse. — Ce n'est pas faux.

Agatha. — Allez... déplacez un peu toute cette masse...

Thérèse. — Je ne sais pas si je vous apprends que vous êtes une femme pourchassée.

Agatha. — Si vous saviez que je suis pourchassée depuis le jour de ma naissance...

Thérèse. — Comment le saurais-je ? Racontez-moi.

Agatha. — Je connais cette technique du « Racontez-moi », qui permet de gagner du temps, mais je ne suis pas sûre que ce soit bien l'endroit ni le moment d'obtempérer.

Thérèse. — Il n'y a pas de mauvais endroit ni de mauvais moment pour les braves !

Agatha. — Et on n'embobine pas Agatha de Win'theuil ! Je suis contente d'avoir cet entretien avec vous. À nous deux, nous pouvons faire avancer cette histoire de façon décisive, distrayante, et au bénéfice de toutes les parties.

Thérèse. — Ah oui ? De quelle façon ?

Agatha. — Cherchez un peu. Laissez-vous faire. Je vous mets en mouvement. Comme vous êtes lourde, le mouvement n'en sera que plus puissant.

Thérèse. — Bas les pattes !

Agatha. — Elles sont propres !

Thérèse. — Cette histoire doit marquer le pas. Elle ne doit pas brûler les étapes. Je me suis donné pour objectif de ralentir cette histoire. Elle doit ralentir.

Agatha. — Eh bien, parfait... Vous me prêtez votre Mek-Ouyes, vous lui demandez de démarrer son camion et dans une heure nous sommes partis. Vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

Thérèse. — C'était donc ça...

Agatha. — Vous voilà rassurée ?

Thérèse. — Mek-Ouyes ne m'appartient pas.

Agatha. — Je vous croyais divorcés. Mais alors, ça va venir. Je vais lui parler, lui demander s'il est libre. S'il est libre, tant mieux ! Je l'achète !

Thérèse. — Adieu Mek-Ouyes ! Adieu liberté de Mek-Ouyes !

Agatha. — Vous pensez qu'il n'essayera pas de me suivre ?

Thérèse. — Non.

Agatha. — J'oubliais que vous aviez vécu une vie ensemble.

Thérèse. — Une première vie. Et pas si nulle, quoiqu'un peu épuisée.

Agatha. — Comment peut-on avoir envie de repiquer ?

Thérèse. — Se peut-il que vous ayez aussi peu d'imagination ?

Agatha. — Je n'imagine jamais, je décide.

Thérèse. — Gosse de riche !

Agatha. — Femme de pauvre !

Thérèse. — Vous êtes presque drôle...

Agatha. — Est-ce que vous avez déjà conduit un camion, Thérèse ?

Thérèse. — Ça m'est arrivé deux fois, précisément en deux cas de cuites carabinées du titulaire.

Agatha. — Alors, je vous emmène. C'est vous qui conduisez. Mek-Ouyes ne m'intéresse pas plus que ça. Vous ne vous rendez pas compte de la valeur de cette cargaison.

Thérèse. — Non, mais quel toupet vous avez !

Agatha. — Rien d'impensable...

Thérèse. — Alors, là, vous me sciez... je suis assise !...

Agatha. — Mais oui, au volant... Si vous préférez, nous emmenons Mek-Ouyes dans nos bagages, et même le sanglier, Abdel si vous le souhaitez... un de vos amants... et je vous promets quelques beaux jours à la montagne en attendant de vous faire oublier. Vous avez ma parole que vous aurez de l'embauche, et pas pour diriger un bordel. Ce ne serait pas une si mauvaise fin pour la République de Mek-Ouyes. Vous méritez mieux qu'un bordel.

Thérèse. — Ce n'est pas n'importe quel bordel. C'est le Bordel du Cœur. Nous travaillons en coopérative de femmes autonomes et utiles. Voulez-vous travailler avec nous ?

Agatha. — Je pars avec votre mari.

Thérèse. — Je crains que Mek-Ouyes n'ait guère envie d'abandonner aussi facilement son territoire... Je n'ai pas d'amant. J'ai des prétendants. Demandée en mariage par quatre ambassadeurs. Vous n'avez rien d'autre à faire, messieurs les ambassadeurs ?

Agatha. — Jusqu'à quand demanderez-vous leur avis aux hommes ? Vous n'accepterez donc jamais d'assumer officiellement le fait que le pouvoir est entre vos mains de femme ?

Thérèse. — De quel pouvoir voulez-vous donc parler ? J'ai appris à aimer ma vie, ici, au bord de la République de mon homme. En plus, c'est comme si ça m'avait permis de fonder la mienne à côté. C'est très intéressant.

Agatha. — Pfff... un camp de vacances pour prostituées en recyclage permanent... Vous me décevez. Votre manque d'ambition me déçoit. Thérèse, encore un effort pour être égale !

Thérèse. — Égale à qui ?

Agatha. — Eh bien, disons... à vous même !...

Thérèse. — Décidément, nous avons du mal à nous entendre, mademoiselle de Win'theuil...

Agatha. — Vous devenez ennuyeuse, profondément ennuyeuse. C'est emmerdant, les femmes ennuyeuses. Vous trahissez la cause.

Thérèse. — Donc, vous êtes dangereuse...

Agatha. — Sortons de ce trou à rats.

Thérèse. — Donc vous êtes la calamité d'une vie !

Agatha. — Ha ha ha.

Thérèse. — Riez.

Agatha. — Les hommes d'aujourd'hui aiment les a dans le nom de leur amour, les a comme dans Agatha, pas les e, Thérèse.

Thérèse. — Ce sont tout de même les e de « femme », hé hé hé.

Agatha. — Il n'y a pas de a dans le nom de Mek-Ouyes. Le a lui manque !

Thérèse. — Si vous touchez à cet homme, je vous change en vache, Agatha. Je vous fais la cervelle et le pis comme des éponges. Je rends votre lait verdâtre et vos bouses absolument méphitiques !

Agatha. — Au nom de quel superpouvoir, bobonne ?

Thérèse. — Celui de mes griffes et de quelques connaissances en biologie moléculaire.

Agatha. — J'ai des taureaux dans ma manche.

Thérèse. — Je les coupe en deux. Et je leur coupe en deux tout ce qu'ils ont qui va par deux : les oreilles et les...

Agatha. — Elle n'ose même pas prononcer le mot !

Thérèse. — Où êtes-vous ?

Agatha. — Ici.

Thérèse. — Viens !

Agatha. — C'est ça...

Thérèse. — Fais gaffe à ton chignon !

Agatha. — Tu souffles de trouille !

Agatha lança une jambe dans le dos de Thérèse.

Thérèse. — Aïe !

Le coup a porté, mais Thérèse a eu le réflexe de saisir le pied d'Agatha et de mordre la cheville. Thérèse crache sur le sol, comme si elle avait pris du venin en mordant.

Agatha. — Crache, c'est prudent. Tu me le paieras, sale croûte !

Thérèse. — Je n'ai pas fait l'addition.

Thérèse recule et se retrouve à dix mètres de sa concurrente. Elles se regardent haineusement.

Agatha. — Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, madame Thérèse.

Thérèse. — Plus rien de civilisé.

Agatha. — Apparemment.

Thérèse. — C'est parfaitement clair.

Agatha. — Les lendemains vont être durs, madame maquerelle.

Thérèse. — Il va falloir quitter la République de Mek-Ouyes, mademoiselle de Win'theuil.

Agatha. — Pas avant d'avoir rendu son citoyen fou de désir, fou d'assouvissement, puis fou de manque.

Thérèse. — Ce corps d'homme est trop petit pour nous deux. Je suis venue pour m'emparer de vous, Agatha.

Agatha. — Vieille présomptueuse...

Thérèse. — Si vous saviez que je le suis depuis le jour de ma naissance...

Agatha. — Je ne veux plus vous entendre !

Agatha lance un stylet vers le foie de Thérèse. Thérèse s'écroule.

18. Agatha s'unit à Mek-Ouyes.

Agatha pénètre dans le camion de Mek-Ouyes. On les aperçoit bientôt, nus, en pleine action par le pare-brise avant : contorsions, acrobaties, parties des corps plaquées contre la vitre... Et puis tout se calme.

19. Le sanglier enlève Mek-Ouyes.

Petit matin, oiseaux. Mek-Ouyes sort du camion. Il titube. Le sanglier l'attend.

Le sanglier. — Je ne sais pas si tu maîtrises tout cela très bien, et tiens... honnêtement, gronk, gronk, je ne le crois pas, je voudrais bien pouvoir le croire, mais je ne le crois pas, que tu sois en situation de bien analyser le fait que ta république autoproclamée, puis, il est vrai, généreusement reconnue par une partie non négligeable du monde entier, n'est qu'un pion pas du tout irremplaçable dans une conception géostratégique plus ou moins maîtrisée, je devrais plutôt dire dans une confusion géo-politico-économico-éthicostratégique, qui ne veut pas dire son nom, nous sommes bien d'accord, mais qu'est-ce qui va m'empêcher, moi, de te dire que si cette confusion n'a pas de nom, c'est tout simplement qu'elle en a plusieurs, mais à propos de nom, Agatha de Win'theuil, pardonne-moi, en est un, prends-le comme un pseudonyme si tu veux, comme un prête-nom, un faux nom, un nom d'emprunt, un nom de nécessité... de toute façon rien au monde n'a qu'un seul nom, même toi, l'unitaire extrême tu as choisi un nom composé, avec trait d'union, ce qui veut bien dire que même en ton sein tu as deux seins, mon vieux, le trait d'union étant aussi, naturellement, un trait de division, pour peu qu'on change de point de vue, mais tu te doutes que rien ne nous appartient, que tout au monde ne peut être strictement que partagé, et d'abord le territoire, la planète avant le manteau de

voyage ou le croûton de pain, mais aussi la laie et les marçassins, soi-même qui se croit autonome, mais qui est sans cesse traversé par le monde comme par l'air et l'eau, regarde par exemple l'autre nuit, quand nous étions bourrés tous les deux, affalés sur notre table de pique-nique, groïnk, groïnk, nous en avons vu passer dans nos rêves, des visiteurs, et des visiteuses, et des gens que nous étions contents de voir, et des fâcheux... et quand je me suis réveillé, au matin, avant toi, il y avait des traces de pas partout sur le territoire, et des traces de bagarres saignantes, on s'était approché de ton trésor qui pue, et qu'est-ce que ça peut faire ? si je te dis ça, moi, c'est de façon désintéressée, parce que ça me convient bien de pouvoir venir toutes les nuits t'assommer de mes réflexions et boire un coup, je sais bien que si tu ne défends pas ton trésor, la République de Mek-Ouyes est foutue, que tu peux y perdre la vie dans le pire des cas, au moins aller voir ailleurs à quel point je n'y serai pas, mais dans ce cas sois un peu conséquent, considère comme une chance le fait que la redoutable Agatha de Win'theuil, sans doute pour la première fois de sa carrière a sorti ses crocs du cou de sa proie sans trop de dégâts pour sa proie, le fait encore que l'immonde capitalisme international et cravaté accuse le coup (évidemment qu'elle en était le bras) accuse le coup, provisoirement, d'accord, mais tout de même... et encore à condition qu'elle soit vraiment amoureuse de toi... et que te voilà avec un sursis de quelques semaines peut-être, le temps, non pas de préciser le message que tu as voulu délivrer au monde, je sais comme toi que tu ne délivres pas de message au monde, mais que le monde se contente de lire quelque chose dans le spectacle de ta vie, bon, crouik, crouik, il n'en reste pas moins que tu dois t'attendre, puisque tu as commencé les audiences, ce qui me semble une très bonne chose, que tu dois t'attendre à une offensive sans précédent des coprophages qui, c'est possible, se déchirent entre eux mais ne laisseront pas éternellement quelques pauvres tonnes de tricoloruzène défoliant perdre ainsi de sa valeur alors qu'il n'est gardé que par un bonhomme sans armes, bref, il me semble, si j'avais un conseil à te donner, que tu pourrais fort bien gagner six mois de temps en négociations ouvertes sur la mise en concession de ton gisement (ou d'une partie de ton gisement) en échange d'une extension territoriale qui deviendrait la zone industrielle ou la région industrielle de la République de Mek-Ouyes, par forcément attenante, si tu vois ce que je veux dire, tandis que tu aurais en échange les mains complètement libres pour montrer au monde ce que l'indépendance veut dire, mais si tu considères qu'acheter son indépendance avec cette richesse ne fait que démontrer la justesse du capitalisme apparemment libéral, alors qu'il est surtout et peut-être seulement fondamentalement terroriste, eh bien, dans ce cas, prends la parole, dénonce, déterre les poteaux en ciment qui supportent la clôture de la République de Mek-Ouyes, découpe en petits morceaux le grillage, convoque les ambassadeurs pour une immense réception joyeuse, vide ta cave, offre tous les produits de ton potager, donne tes meubles, amène le drapeau, distribue tes livres (qui ne sont pas à toi), allume un feu d'artifice, retrouve Thérèse, renais une bonne fois, et venez avec moi vivre dans les bois, Mek-Ouyes, merde alors. Viens, je vais te faire visiter, viens, viens...je vais te faire visiter mes bois. Arrête se sangloter. Le mot « sanglier » n'a rien à voir avec « sanglots ».

Le sanglier prend Mek-Ouyes sur son dos et l'emporte.

20. Expulsion d'Agatha de Win'theuil.

Éveillée, Agatha tente de faire démarrer le camion. Arrivent, sans se montrer, Ozalide, Abdel, L'ambassadrice du Lesotho, Thérèse et autres, cagoulés. Ils sont armés et se postent tout autour. Le moulin du camion ne démarre pas. Tentatives nerveuses. Finalement, Agatha descend, furieuse, vêtue d'un pull-over long qui lui descend à mi-cuisses.

Agatha. — Pourquoi refuse-t-il de démarrer ?

Voix. — Par ici.

Agatha. — Quoi ? Qui êtes-vous ?

Voix. — Les mécaniciens. Les mécaniciens qui vont s'occuper de vous.

On se saisit d'elle.

Agatha. — Lâchez-moi !

Voix. — Plus tard, plus tard.

Agatha. — J'ai un laissez-passer, un laissez-rouler, un sauf-conduit, signé Mek-Ouyes et cachet de la République. J'ai une feuille de route. J'ai des ordres. Lâchez-moi !

Voix. — Nous, nous avons des ordres différents. Fouillez !

On la fouille, on trouve une arme.

Voix. — Joli petit couteau...

Voix. — Entre les fesses...

Voix. — Le veinard.

Voix. — Fais-le servir.

Agatha se débat. On lui lie les mains dans le dos.

Agatha. — Ils vont m'assassiner !

Voix. — Réponse du berger à la bergère.

Agatha. — Sans jugement ?

Voix. — On peut faire un jugement, tout de suite. Je peux témoigner. (*Ôte sa cagoule. C'est Thérèse.*) Vous m'avez envoyé votre couteau. Heureusement, j'avais un livre sur mon ventre, qui m'a protégé. Vous m'avez envoyé votre couteau sans jugement.

Agatha. — C'est pas une raison.

Thérèse. — C'est vrai. Couteau pour couteau n'est pas de la bonne justice. C'est de la justice de clan, pas de république.

Voix. — Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Voix. — Elle devrait être jugée par la République de Mek-Ouyes.

Voix. — Nous y sommes dans la République de Mek-Ouyes.

Agatha. — Vous n'avez pas le droit d'y être.

Voix. — Et vous ?

Agatha. — J'ai une autorisation, moi. Mais je veux bien être jugée par la République de Mek-Ouyes, par le premier magistrat et citoyen unique de la République de Mek-Ouyes, j'ai nommé Mek-Ouyes.

Voix. — Il s'est absenté.

Agatha. — Vous l'avez absenté.

Thérèse. — En son absence, je décide. Après tout, je suis sa femme.

Ozalide, se décagoulant. — Et moi, sa fille.

Abdel, se décagoulant. — Et moi, l'amant de sa fille, mek-ouyien en attente de naturalisation.

L'ambassadrice du Lesotho, se décagoulant. — Et moi son amie.

Agatha. — Vous sortez de votre réserve diplomatique, monsieur.

L'ambassadrice du Lesotho. — Oui.

Agatha. — Et alors, vous décidez quoi ?

Tous. — La mort.

Tous sortent, sauf Abdel, qui a le couteau en main, et Agatha. Long silence.

Agatha. — Monsieur Abdel...

Abdel. — Hon...

Agatha. — Vous savez, monsieur Abdel, vous êtes un bien joli garçon.

Abdel. — Oui, mais ne faites pas glisser ainsi vos cuisses l'une contre l'autre ! Je ne supporte pas ce frottement, le bruit de ce frottement...

Agatha. — Si votre main s'y met, le bruit sera tout autre.

Abdel. — C'est trop chaud, sûrement.

Agatha. — Bientôt, elles seront toutes froides. Ce serait dommage.

Abdel. — Ne vous fatiguez pas.

Agatha. — Non, je voulais seulement vous défatiguer, vous. Mais si vous préférez frapper, frappez !

Abdel descend la nacelle de la montgolfière et la bricole.

Abdel. — Montez. (*En grim pant, Agatha se débrouille pour tout montrer.*) J'ai ordre de régler le pilotage automatique. Le vent est bon et le gouvernail est bloqué. Vous allez dériver pendant trente-six heures. Vous atterrirez sur une île. Il y aura des fruits et des racines, des

poissons et des castors. Vous avez des allumettes. Je vous rajoute quelques grains de blé. (*Il sème dans la nacelle.*) Adieu, Agatha de Win'theuil.

La montgolfière disparaît dans les airs. Abdel quitte la République en prenant soin de refermer la porte du camion qui était restée grande ouverte.

21. La guerre des ambassades 1, situation géopolitique.

Bruits de combats, ambulances, alarmes, sirènes. Entre le sanglier avec Mek-Ouyes sur son dos. Ils s'affalent près du fauteuil en pneu. Ils sont essoufflés. Les bruits de combats se calment.

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce qui se passe ?

Le sanglier. — La routine.

Mek-Ouyes. — Tu appelles ça la routine ?

Le sanglier. — Hé ! c'est la guerre.

Mek-Ouyes. — La guerre de quoi ? La guerre de Mek-Ouyes ?

Le sanglier. — Non, l'Histoire ne se souviendra pas de cette guerre sous le nom de « Guerre de Mek-Ouyes », je suis désolé.

Mek-Ouyes. — Je me fais déjà une raison. Tiens ! mon camion est toujours là.

Le sanglier. — Avec son chargement, oui.

Mek-Ouyes. — Tant pis. Tiens ! la montgolfière a disparu.

Rafale de mitraillette, suivie d'une autre en réponse.

Le sanglier. — Tant mieux. Non, la guerre passera dans l'histoire sous le nom de « Guerre des Ambassades ». C'est très simple, la première guerre mondiale des ambassades a été déclenchée par un électron libre, du nom de Vidor Sumaniam, ressortissant bulgare, mais qui avait aussi un passeport vénézuélien et qui travaillait en free-lance comme interprète russe-espagnol près le Conseil de l'Europe-encore-pauvre qui avait ouvert un bureau dans la cité des ambassades qui jouxtait la République de Mek-Ouyes. Très intéressé par la réputation de la République de Mek-Ouyes, il avait tenté de profiter de ce qu'il croyait être une amplification médiatique sans précédent pour défendre urbi et orbi le droit à l'autonomie d'une province obscure, le Batsukan Oriental du Sud, dont sa femme était originaire et qui se trouvait à cheval sur quatre états nations. « Vive le Batsukan Oriental du Sud ! » La Russie ne voyait pas cette autonomie d'un bon œil ; la Chine ne l'entendait pas de cette oreille ; la Mongolie tordait le nez ; le Kazakhstan tirait la langue aux trois autres. Bref, le Batsukan Oriental du Sud était une pomme de discorde. Comme il avait un peu de pétrole dans le sous-sol batsukanais (exploité par des Chinois en Chine, par des Saoudiens dans la partie mongole, par des Anglais au Kazakhstan et par des États-Uniens en Russie) la situation était potentiellement explosive. Lorsque Vidor Sumaniam fit sa grève de la faim successivement devant les quatre représentations diplomatiques (devant l'ambassade de Russie à Mek-Ouyes au moment du petit-déjeuner : « Vive le Batsukan Oriental du Sud ! » clamé d'une voix

encore ferme ; devant l'ambassade de Mongolie à Mek-Ouyes pour le repas de midi : « Vive le Batsukan Oriental du Sud ! » prononcé d'une voix un peu terne ; devant l'ambassade de Taïwan à Mek-Ouyes pour le goûter, puisque l'ambassade de Chine était fermée : « Vive le Batsukan Oriental du Sud ! » dit d'une voix franchement faiblarde ; devant l'ambassade du Kazakstan à Mek-Ouyes pour le dîner : « Vive le Batsukan Oriental du Sud ! » ânonné d'une voix qui n'en était plus une), l'énervement se fit sentir comme une onde choc, qui partait du Batsukan Oriental du Sud-Est de la partie Nord (sur le territoire russe exclusivement) et s'arrêtait au Canada, avant de revenir en faisant le tour de la planète. Les liens d'intérêts étroits qui unissaient la Mongolie à l'Irlande, au Burundi et à la Bolivie, pour cause d'accords tarifaires sur les exportations de laines mohair, eurent pour effet d'exaspérer la Thaïlande qui brandit le soutien yankee dont elle croyait pouvoir bénéficier sans condition dès l'instant qu'il s'agissait de la défense de leur production cotonnière. On dit que le problème du caoutchouc et celui de la divinité du prophète Jésus n'étaient pas non plus étranger au pourrissement de la situation. Vidor Soumaniam se vit prier plusieurs fois, de façon violente, d'aller jeûner un peu plus loin, ce qui lui permit de s'assurer des soutiens moins non-violents que lui. De rixes à mains nues en combats aux poings, les échauffourées se multiplièrent jusqu'au fatal coup de poignard d'avant-hier qui étendit raide mort le secrétaire particulier de l'ambassadeur pakistanais à Mek-Ouyes, qui n'était même pas visé nommément, mais qui passait par là en revenant physiquement vidé et moralement regonflé du Bordel du Cœur. La communauté musulmane cria à la provocation, cri que la canicule, tardive pour la saison, exacerba. La visite nocturne de bandes spécialisées dans les repréailles mit à sac les locaux modestes de l'ambassade bulgare, puis vénézuélienne, d'où l'on tira plusieurs fois au fusil à pompe. Trois morts. Les CRS de la République française ne reçurent pas l'ordre d'intervenir. L'inaction, dont pâtissaient nombre de représentations diplomatiques à Mek-Ouyes, excita considérablement la violence qui couvait. Il y eut trois incendies de roulottes pour saluer la tombée de la nuit. Madame Thérèse eut une attitude héroïque. Tenant à bout de bras le cadavre d'un enfant kurde, qui avait été fauché par une grenade avec ses deux parents, elle passa, silencieuse, sur un fil imaginaire qui coupait la ligne de front, suivie par un Abdel réclamant à voix forte le cessez-le-feu en se curant les ongles avec les ongles comme un forcené. La trêve ne dura que le temps de la nuit, que les combattants utilisèrent de part et d'autre pour fabriquer des cocktails Molotov. Madame Thérèse prit la décision d'éloigner le Bordel du Cœur, qui avait le privilège d'être monté sur roues. Pas de repos du guerrier pour les ennemis de la paix ! Le lendemain matin, l'armée États-Unienne, qui rappliquait d'Allemagne, occupait le terrain et désarmait tous les pays, en dépit de la ferme protestation de la France. Elle imposait le couvre-feu.

Entre Thérèse.

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Thérèse. — Je viens te demander l'asile pour le Bordel du Cœur.

Les bruits de combats redoublent.

22. La guerre des ambassades 2. L'audience du général Nycole auprès de Mek-Ouyes.

La roulotte à l'enseigne Le Bordel du Cœur est dans le territoire de Mek-Ouyes. Du linge intime sèche. Mek-Ouyes s'apprête à recevoir quelqu'un en audience. Le général Nycole sort du Bordel du Cœur.

Mek-Ouyes. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, Général.

Le général Nycole. — Merci, Général.

Mek-Ouyes. — Heu, je ne suis pas Général, Général. Je n'ai même jamais été soldat.

Le général Nycole. — En temps de guerre, tout président est aussi un général. En général...

Mek-Ouyes. — Je n'aime pas beaucoup les généralités, Général.

Le général Nycole. — Pourquoi ça ?

Mek-Ouyes. — Elles me font souffrir.

Le général Nycole. — Souffrez que je vous explique quelque chose, président. Vous n'êtes pas sans vous imaginer que ma présence ici, celle de mes boys, vous protège...

Mek-Ouyes. — Poursuivez, je vous écoute.

Le général Nycole. — Vous avez deux richesses, dans votre république. Je ne vous l'apprends pas.

Mek-Ouyes. — L'indépendance et la liberté.

Le général Nycole. — Non, je veux dire huit cents tonnes de tricoloruzène défoliant et le Bordel du Cœur. D'accord ?

Mek-Ouyes. — Il n'y en a pas huit cents tonnes.

Le général Nycole. — Sept cent cinquante et n'en parlons plus. Mais ça, c'est l'affaire de Washington. Je veux l'accès du Bordel du Cœur pour mes hommes.

Mek-Ouyes. — C'est de la décision des filles. Je leur donne simplement asile. Elles ne veulent pas récompenser les soldats d'active. Même si on leur fait un pont d'or.

Le général Nycole. — Mais pourquoi ?

Mek-Ouyes. — C'est leur éthique, Général. Estimez-vous heureux qu'elles vous aient accepté, vous.

Le général Nycole. — Si elles persistent dans leur refus, savez-vous qu'elles se transforment en pousse-au-viol-de-populations-civiles ? Ça peut aller chercher loin dans un tribunal international. Je témoignerai contre elles.

Mek-Ouyes. — Vous savez bien que les Yankees ne reconnaissent aucun tribunal extramuros. N'essayez pas de me rouler dans la farine, Général.

Le général Nycole. — Vous creusez votre tombe, monsieur.

Mek-Ouyes. — Des menaces ?

Le général Nycole, qui se lève soudain. — Non, des actes !

Il quitte la place.

23. La guerre des ambassades 3.

Explosions, rafales, cris, sirènes. Ozalide entre en courant et pénètre dans la république de Mek-Ouyes. Cela dit, elle est calme.

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Ozalide. — Je suis quand même ta fille.

Mek-Ouyes. — On n'entre pas comme ça.

Ozalide. — Je ressors ?

Mek-Ouyes. — Entrez.

Ozalide. — Abdel est blessé.

Mek-Ouyes. — Avec toutes les balles qui fusent et sa façon de mettre son nez partout, ça ne m'étonne qu'à moitié.

Ozalide. — On l'opère en ce moment.

Mek-Ouyes. — Tu n'es pas inquiète ?

Ozalide. — Je suis très inquiète, mais je ne suis pas chirurgienne.

Mek-Ouyes. — C'est préférable, même le plus grand des chirurgiens n'opère pas son épouse.

Ozalide. — Entre le campement des ambassadeurs et ta frontière, Abdel a reçu deux cents balles dans le corps, une cinquantaine à chaque épaule et à chaque aine, dix supplémentaires dans le cou : bras et jambes se virent détachés de l'unité centrale. La tête tenait encore. On l'a ramené à l'infirmerie de campagne pour constater les pertes difficilement discutables.

Mek-Ouyes. — L'armée américaine ne plaisante jamais, on ne peut pas lui enlever ça.

Ozalide. — Il n'avait pas de laissez-passer.

Mek-Ouyes. — J'aurais pu lui en faire un.

Ozalide. — Il voulait un passeport mek-ouyien.

Mek-Ouyes. — J'en ai un, moi, de passeport mek-ouyien ?

Ozalide. — Il n'est pas trop tard.

Entre deux infirmiers qui portent un brancard très court avec un corps sans membres, la tête bandée.

Mek-Ouyes. — Tiens, quand on parle du loup...

Ozalide. — Abdel. Tu es chez toi. Mon père va te parler. Tu entends avec toute cette gaze ? Vas-y, papa.

Mek-Ouyes, *avec gravité voire émotion.* — Monsieur Abdel, écoutez-moi... En vertu des pouvoirs que je suis seul à me conférer, je vous fais, aujourd'hui, citoyen de la République de Mek-Ouyes. Vous n'êtes pas sans savoir que c'est la première fois, dans l'histoire de cette République, qu'une pareille décision est prise au plus haut niveau. Vos mérites seuls ont permis cet infléchissement de la législation mek-ouyienne, qui ne souhaitait pas l'extension de sa population. Vous avez toujours, depuis la première heure, considéré la République de Mek-Ouyes comme la terre de liberté qu'elle aurait voulu devenir. Je suis obligé de considérer que vous avez été le seul à ne pas douter de ses acquis. Vous qui, au sein de la République de France, vous êtes toujours senti vaguement intrus (ce qu'on ne vous envoyait pas dire), en dépit de services bons, loyaux et nombreux, vous devriez avoir droit à du repos. La citoyenneté mek-ouyienne, cela dit, est indivisible. Par conséquent, je dois modifier quelque peu la formule solennelle par laquelle je commençais mon allocution. En vertu des pouvoirs dont, par le fait même, je me débarrasse, je vous fais, aujourd'hui, LE citoyen de la République de Mek-Ouyes. C'est vous qui allez désormais répondre au nom de Mek-Ouyes, sans toutefois répondre des actes de Mek-Ouyes avant votre nomination. Sachez encore que le titre de citoyen de Mek-Ouyes est transmissible à qui vous le souhaitez mais que, le transmettant, vous le perdez ipso facto. Ceci, naturellement, ne vaut que si vous êtes toujours dans les dispositions d'esprit qui étaient les vôtres six mois plus tôt. Bref, si vous le souhaitez toujours, la clef immatérielle de la République de Mek-Ouyes est désormais entre vos mains. Vous ne répondez rien.

Ozalide, *sans pathos.* — Il est mort.

Salves diverses, explosions.

24. La guerre des ambassades 4, le questionnaire du général Nycole.

Le général Nycole reparaît, casqué, à l'entrée de la République de Mek-Ouyes.

Le général Nycole. — Quelle a été l'exacte teneur de vos conversations avec Agatha de Win'theuil ? avec Abdel ? avec le sanglier ? Qu'avez-vous fait de la montgolfière ? De combien avez-vous financé le Bordel du Cœur ? Combien de nuits avez-vous passées au Bordel du Cœur ? Qui relève les compteurs pour votre pomme ? Où est enterrée Agatha de Win'theuil ? Où est enfoui Mehdi Ben Barka ? À qui voulez-vous faire croire que vous ne savez rien de rien ? Quand vous avez quitté la République de Mek-Ouyes sur le dos du sanglier, avez-vous laissé un mot sur la porte ? Quand vous tuez une de vos victimes, payez-vous ou touchez-vous l'impôt sur la morte ?

Mek-Ouyes ne répond pas. Le général Nycole sort, fâché.

24. La mort du sanglier.

Entre L'ambassadrice du Lesotho, qui porte le sanglier sur ses épaules.

Mek-Ouyes. — Entrez, mon amie. Je sais le malheur qui vous amène.

L'ambassadrice du Lesotho. — Être passé vivant au milieu de tant de chasseurs pour mourir à la guerre !

Mek-Ouyes. — Ça c'est de l'oraison funèbre ! Entrez.

L'ambassadrice du Lesotho. — Je peux vraiment le faire ?

Mek-Ouyes. — Mais oui !

L'ambassadrice du Lesotho. — C'est comme une visite officielle.

Mek-Ouyes. — Je vous invite, trois fois.

L'ambassadrice du Lesotho entre.

Mek-Ouyes. — Vous devriez poser votre charge.

L'ambassadrice du Lesotho. — Ma charge d'ambassadeur ?

Mek-Ouyes. — Ça, ça ne va pas tarder... Non, poser le corps. Il doit peser lourd sur vos belles épaules.

L'ambassadrice du Lesotho. — Parfois les devoirs sont légers.

Mek-Ouyes. — Les derniers devoirs.

L'ambassadrice du Lesotho. — Il y en aura d'autres.

Mek-Ouyes. — Vos épaules sont belles.

L'ambassadrice du Lesotho. — Ce n'est pas le moment. Je vais vous aider à l'enterrer.

Mek-Ouyes. — Non.

L'ambassadrice du Lesotho. — Vous ne voulez pas l'enterrer ? Il disait que ce serait un honneur pour lui de finir paisiblement ses jours dans l'humus de la République de Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes. — Je ne pense pas que ce sera l'endroit le mieux choisi pour reposer en paix. Aidez-moi plutôt à le pendre.

L'ambassadrice du Lesotho. — Le pendre ?

Mek-Ouyes. — À cette grosse branche, là. Non, la tête en bas.

Ils le font. Mek-Ouyes affûte son couteau et commence à dépouiller le sanglier.

Mek-Ouyes. — Regardez sa belle viande violette.

L'ambassadrice du Lesotho. — Qu'est-ce que vous allez en faire ?

Mek-Ouyes. — Le manger. J'espère que vous serez des nôtres.

L'ambassadrice du Lesotho. — Cannibale !

Mek-Ouyes. — Adieu, sanglier.

Mek-Ouyes détache la tripaille et réfléchit intensément avec tout ça dans ses mains.

25. La guerre des ambassades 5, la rencontre Nycole-présidente française.

La salle de réception du palais de l'Élysée. La présidente de la République française reçoit le général Nycole. (Sur la manière de parler de la présidente, penser à ce que dit Cocteau dans sa préface de La Voix humaine : « Respecter le texte où les fautes de français, les répétitions, les tournures littéraires, les platitudes, résultent d'un dosage attentif. »)

La présidente de la République française. — Entrez entrez donc, Général.

Le général Nycole. — Madame la présidente de la République française... Est-ce qu'il ne s'est pas passé quelque chose, ces jours derniers, qui était de nature à faire faire à la politique française une volte-face carabinée ?

La présidente de la République française. — Écoutez, petit a, petit a, je suis d'accord, et deuxièmement je m'y mets. Petit a je suis, je suis d'accord, et deuxièmement, -xièmement, je m'y mets. Nous n'avons, nous n'avons, nos prédécesseurs, dont nous n'avons, n'avons, n'avons pas inventé l'héritage, l'héritage, -ritage, nos prédécesseurs, que nous n'avons pas inventés, nous n'avons pas été assez attentifs, mais maintenant, maintenant, c'est sous, c'est sous, c'est sous c'est sous contrôle.

Le général Nycole. — Est-ce à dire que vous ?...

La présidente de la République française. — Ah ! Ne m'interrom-, rompez pas ! Ce que je peux vous dire, vous dire dire, c'est que la République de... bref, vous voyez ce... de qui je veux dire...

Le général Nycole. — Est-ce que vous ne voulez pas prononcer le nom ?

La présidente de la République française. — Ça m'est é-, mais alors, ça m'est é-, ça m'est, ça m'est... ça m'est com-, ça m'est -gal, ça m'est complètement égal... qui s'est tenue dans chez Mek-Ouyes, en fait c'est le mot, le mot qui m'arrache la bouche, c'est plutôt, voyez-vous, qui m'arrache la, qui m'arrache la, c'est plutôt le mot République, bref, qui m'arrache, il y avait ce soir-là, et la res-, la respon-, la responsa, la responsabi-, la -sponsabili-, la responsabilité des circon-, des circonstances, la -sponsabilité des circonstances est entière, évidemment... il y avait une forte présence en France du parti, il y avait une forte présence, il y avait une forte présence du parti, parti mek-ouyien, mek-ouyien, et ce depuis de nombreuses années.

Le général Nycole. — Est-ce que cela n'était pas connu de vos services secrets ?

La présidente de la République française. — Est-ce que j'ai dit, est-ce que j'ai dit, est-ce que j'ai dit quelque chose, est-ce que j'ai dit quelque chose, est-ce que j'ai dit le contraire ?

Bref, au moment-t-ou, t-ou, t-ou nous nous préparons à des pou- à des pourparlers de bon père de famille, voilà que , haaaa... voilà que c'est la guerre...

Le général Nycole. — Est-ce que ce n'est pas la meilleure chose à faire, quand la fête est finie, que ranger ce qui doit l'être, madame la présidente ?

La présidente de la République française. — Attendez, -tendez. Un dénommé Markus, ce matin même, à peine dessoûlé, à peine dessoulé, ce matin, même, sans attendre, cet homme file à Saint-Georges, à Saint-Georges, cet homme file à Saint-Georges-Les-, Saint-Georges-Les, un dénommé Markus, à peine dessoûlé, il s'empare d'un château d'eau, à Saint-Georges-Les-Mouillargeaux, Mouillargeaux, et y plante, le dénommé Markus, et y plante son drapeau. Ça fait beaucoup ! Dans la bande, dans la bande, dans la bande, ce n'est pas tout, c'est la dis-, ce n'est pas tout, c'est la dispersion, l'explosion, la dissémination... Une autre c'est un terril dans le département, dans le département du, dans le département du Pas-de-Calais... À mon poste, le sang, le sang à mon poste, qu'est-ce qu'il fait le sang, à mon poste que le peuple, que le peuple à mon poste m'a confié, le sang ? eh bien, Général, mon sang, Général, mon sang ne fait qu'un tour. Mais pas ne fait qu'un tour, ne fait qu'un tour, ne fait qu'un tour, ne fait qu'un tour, ne fait qu'un tour et puis s'en va, comme dans la chanson... Ah la la... Ha ha ha... Je me dis, je me dis... vous êtes un marrant, Général...

Le général Nycole. — Moi ?

La présidente de la République française. — Vous. C'est à vous, vous, que je parle, parle, que je parle, c'est à vous.

Le général Nycole. — À moi de parler ?

La présidente de la République française. — Oui. Taisez-vous. Je me dis que la pré-, je me dis que la -sidente, je me dis que la présidente du conseil de la Répu de France, -blique, doit bien se dire quelque chose en pareil cas. Parce que c'est un com-, parce que c'est, -rce que c'est, c'est un comble ! c'est un complot, ou je ne m'y connais pas, ne m'y connais pas du tout. Six mois de République de Mek-Ouyes, sans que ça fasse, sans que ça fasse, six mois d'arrêt du moteur dans la République de Mek-, -blique de Mek-, lique de Mek-Ouyes, sans que l'arrêt du moteur fasse tache d'huile... C'est parfait. Bref. Petit b, et premièrement, voilà qu'au moment où j'arrive à la tête, à la tête de la tête, à la tête, on me fait cette provocation sans réagir ? Sans que moi, réagir ? C'est mal me, c'est mal me, je vous assure que c'est mal me connaître, d'ailleurs on ne me connaît pas encore, apparemment pas encore.

Le général Nycole. — Est-ce que vous ne pensez pas que ce n'est là qu'un feu de paille ?

La présidente de la République française. — On peut dire que vous aimez, on peut dire que vous aimez, on peut dire que vous aimez la tournure, on peu dire que vous aimez la tournure interro-négative, vous au moins... Un feu de paille, un peu de faille, Général, et c'est tout l'édifice, et c'est tout l'édifice, et c'est tout l'édifice qui, qui risque l'écroulement. Je ne peux pas me le permettre, là où je suis. Je ne peux pas nous le permettre là où je suis, le permettre.

Le général Nycole. — Ce qui veut dire ?

La présidente de la République française. — Intervention, intervention, intervention. Si nous détruisons-truisons Mek-Ouyes, Plus d'ambassades d'ambassades. Et plus d'ambassades, et plus, de guerre des ambassades. C'est pas difficile-ficile.

Le général Nycole. — L'intervention n'est-elle pas un peu trop musclée pour vos faibles forces ?

La présidente de la République française. — Trop musclée, trop musclée... La force du biceps engagé dépend du poids de la circonstance, dépend du poids de la circons-, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire. N'ai-je pas rasé le château d'eau de Saint-Georges-Les-Mouillargeaux avant même que le président n'ait eu le temps d'en descendre ?

Le général Nycole. — Si. Mais le président Mek-Ouyes...

La présidente de la République française. — Ne dites pas, ne dites pas, vous ne pouvez pas dire, ne dites pas « président ». La République de Saint-Georges-Les-Mouillargeaux n'a jamais été reconnue, jamais reconnue, par aucun État, même par la République de Mek-Ouyes, de Mek-Ouyes, alors...

Le général Nycole. — Mek-Ouyes n'était-il pas déjà hors course ?

La présidente de la République française. — Ce n'est pas un enfant, ce n'est pas non plus un enfant de chœur. Pas un enfant d'enfant de chœur. Je ne vous cache pas que je ne sache pas qu'il ait protesté depuis, le non-enfant, le non-enfant de chœur.

Le général Nycole. — Les Canadiens n'ont-ils pas enfumé une mine en se réclamant de vos méthodes expéditives ?

La présidente de la République française. — En se réclam- réclamant de nos méthodes efficaces, -caces.

Le général Nycole. — Les Suisses n'ont-ils pas préféré détruire une fromagerie occupée plutôt que de négocier ?

La présidente de la République française. — C'est ine-, c'est inexact. Nos amis les Sui-, nos amis les Sui-, nos amis les Suisses n'ont pas détruit la fromagerie de La Trouyère, dite République de la Trou-, de la Trouyère, dite aussi -blique de l'éphé-, blique de l'éphé-, ré-blique de l'éphémère... Ils l'ont simplement chauffée par laser, de sorte que, chauffée par laser, les déplacements et les mouvements de l'occupante, de l'occupante, soient entravés par les fils de fromage. Qu'elle se soit étouffée en s'écroulant, les fils de fromage, dans la pâte cuite ne relève pas d'une volonté délibérée de la confédération. Et puis, tout de même, tout de même, tout de même... le parti mek-ouyien est un parti raciste, raphobe, agoraphobe et xénophobe, ne l'oubliez pas. Le parti mek-, le parti mek-ouyien entache à jamais le geste folklorique de monsieur Mek-Ouyes, le geste.

Le général Nycole. — L'homme n'aime-t-il pas être avec les autres ?

La présidente de la République française. — Sans doute, mais aime-, mais aime-, mais aime- aime-t-il être en paix avec les autres ? Aime-t-il être en paix avec les autres ? C'est tout pour aujourd'hui, Général.

Le général Nycole. — N'êtes-vous pas un peu une dame de bronze ?

La présidente de la République française. — C'est le mot.

Le général Nycole. — À propos, mon gouvernement veut 75% du gisement de tricoloruzène.

La présidente de la République française. — 25 !

Le général Nycole. — À 25, c'est nous qui intervenons !

La présidente de la République française. — 35 ! C'est à la France d'intervenir.

Le général Nycole. — D'accord ! 50, et nous restons neutres.

La présidente de la République française. — 49 !

Le général Nycole. — 51 !

La présidente de la République française. — Soit, 51 pour nous.

Le général Nycole. — 51 pour nous !

La présidente de la République française. — Soit !

Il se serrent la main.

26. Dernière fête dans la République de Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes dresse une table de fête. Entre Ozalide avec Abdel II. Tout au long de la scène, ils sont très placides.

Mek-Ouyes. — C'est qui, celui-là ?

Ozalide. — C'est Abdel.

Mek-Ouyes. — Il est pas mort ?

Ozalide. — C'est Abdel II.

Mek-Ouyes. — Bienvenue, Abdel.

Ozalide. — Abdel II !

Mek-Ouyes et Abdel II se serrent la main.

Abdel II. — Merci, monsieur.

Mek-Ouyes. — Vous avez quelque chose à voir avec une ambassade ?

Abdel II. — J'avais... oui, mais j'ai démissionné. La guerre est trop compliquée.

Mek-Ouyes. — Aidez-moi à essuyer les verres.

On entend des coups de feu. On écoute en essayant d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

Ozalide. — Y a que du sanglier ?

Mek-Ouyes. — Terrine. Cuissot. Hure... Tu verras, tu vas l'aimer.

Entre Thérèse, avec le pain.

Thérèse. — Voilà le pain.

Ozalide. — On est au complet ?

Mek-Ouyes. — Tu n'as pas compté les assiettes ?

Ozalide. — Alors, il faut rajouter celle d'Abdel.

Mek-Ouyes. — Je l'avais compté.

Ozalide. — Alors, on attend qui ? Quand même pas le général Nycole !

Mek-Ouyes. — Ah ! voilà mon amie.

Entre l'ambassadrice du Lesotho, qui tombe dans les bras de Mek-Ouyes.

L'ambassadrice du Lesotho. — J'ai des mangues.

Thérèse. — Des mangues !...

Mek-Ouyes, à Abdel II. — Et c'était quoi, votre ambassade ?

Abdel II. — La Jordanie.

Mek-Ouyes. — Vous ne voulez pas devenir mek-ouyien, j'espère.

Abdel II. — Ce n'est peut-être pas le moment.

L'ambassadrice du Lesotho. — En tout cas, ça sent bon.

Ozalide, gaie. — C'est moi qui fais le guet.

Elle grimpe au cèdre. Elle a des jumelles.

Abdel II. — Tu vois quelque chose ?

Thérèse, à Mek-Ouyes. — Tu as préparé un discours ?

Ozalide. — Je vois une ligne de fantassins français. Ils se déploient. Ils progressent lentement de l'autre côté de l'autoroute.

Mek-Ouyes. — Y a de la circulation ? C'est un départ en week-end. Ils vont se faire écrabouiller.

L'ambassadrice du Lesotho. — Ils n'ont pas de blindés ?

Ozalide. — Je n'en vois pas.

Thérèse. — Regarde bien, ils sont peut-être camouflés sous des branches de sapin.

Abdel II. — On n'entend rien.

L'ambassadrice du Lesotho. — Le mot d'ordre, c'est zéro bruit, zéro mort.

Mek-Ouyes. — On va pouvoir passer à table. À table ! Ozalide, à table !

Ozalide redescend.

Thérèse. — Est-ce qu'il y a un plan de table ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Mek-Ouyes à un bout. Thérèse à l'autre.

Ozalide, placide. — Ils vont donner l'assaut.

Mek-Ouyes descend à la cave et remonte avec huit bouteilles coincés entre les doigts, comme le bonhomme Nicolas.

Mek-Ouyes. — Je laisse la cave ouverte à toutes fins utiles.

On s'installe. On débouche les bouteilles. On remplit les verres. On lève les verres.

Thérèse. — Tu ne dis rien, Mek- ?

Abdel II. — Il faudrait bien.

Ozalide. — En avant !

L'ambassadrice du Lesotho. — Je suis avec vous.

Mek-Ouyes. — Mes amis, gens que j'aime, chères, chers, l'émotion n'est pas toujours bonne conseillère, je le sais bien, mais quand elle vous étreint le ventre comme elle le fait en ce moment pour moi, il faut la laisser parler. Cette petite fête était nécessaire. Rien ne laissait supposer qu'elle se tiendrait ce soir... (*On entend des bruits de freinage, de carambolages, des klaxons, des cris de douleur, un clairon qui sonne la retraite, des gueulantes d'officiers... Mek-Ouyes s'interrompt sans émotion particulière, seulement un peu agacé, et reprend quand le silence se fait après les dernières sirènes d'ambulances.*) Permettez-moi de remercier, d'abord tous ceux qui ont aidé à la tenue de cette petite fête par leurs dons matériels, leurs prêts d'ustensiles ou l'octroi de leur temps précieux. Merci à vous tous d'y participer. (*Applaudissements chaleureux.*) C'est cela, applaudissez-vous vous mêmes, c'est ainsi qu'on est le mieux servi. Mon pays et moi-même avons aujourd'hui six mois et vingt-deux jours de vie en commun. Il est temps de dresser un bilan de la République de Mek-Ouyes, qui, à divers degrés, vous a tous suffisamment intéressés pour que ces six mois vous les ayez peu ou prou passés en relation avec elle. Chacune et chacun de vous serait en droit de prendre ici la parole pour donner sa version de bilan nécessaire. Quant à moi, je vous dirai que depuis le premier jour où j'entraï ici au volant de mon semi-remorque, je n'ai jamais passé une journée sans être sûr que ce serait la dernière. Peut-être pas la dernière de ma vie, mais de ma fonction présidentielle. La journée qui s'achève ce soir n'échappe pas à la règle. Et je continuerai cette allocution avec une révélation qu'il me semble inévitable de vous faire, tenez-vous bien. Figurez-vous que... (*On entend de nouveaux bruits de freinage, de carambolages, des klaxons, des cris de douleur, un clairon qui sonne la retraite, des gueulantes d'officiers... Mek-Ouyes s'interrompt sans émotion particulière et reprend quand le silence se fait après*

les dernières sirènes d'ambulances.) Figurez-vous que la République de Mek-Ouyes ne regrette pas de vous avoir soignés, bien que vous soyez, depuis ses origines, ses tout premiers commensaux (ou à peu près (moi excepté bien sûr)). Cette petite fête de ce soir, qui vous réunit tous à divers titres, est un assez réussi raccourci du monde. De cette façon, j'ai réalisé mon rêve et beaucoup grâce à vous. Comment pourrai-je aller plus loin ? Si je continue, je ne pourrai jamais que redescendre *post coïtum triste* de ce moment exceptionnel. Tout y est. Nous vivons dans la guerre mais on mange. C'est extraordinaire comme on mange encore, quand on est en guerre. On se nourrit de penser à bouffer, tellement ça devient un problème. On n'a pas encore fait le compte des morts, parce que les nouvelles toutes chaudes sont toujours fausses, mais il y en aura : l'action se fait à la hache, les généraux le savent. Vous m'avez tout appris. Vous m'avez appris d'abord qu'on ne peut pas s'extraire, jamais. Je me suis bien trompé. Quand je vous vois ici, vous tous qui me contemplez en essayant de comprendre où je veux en venir, je me rends compte que je n'ai jamais cherché sérieusement à m'extraire, mais à vous attirer autour de moi comme un tortillon de glu attire les mouches, pardon pour la comparaison dont il ne faut pas vous offusquer. Je n'ai pas à me plaindre, vous avez répondu généreusement à l'appel. Il faut que cette fête se continue, que nous échangions les mots que nous pouvons échanger, ce n'est pas une affaire. Je ne suis pas la conscience du monde, vous avez déjà dû vous en rendre compte... Mes amis, écoutez-moi encore une minute... je suis fatigué. Nous avons mangé le sanglier, et c'est le sanglier, soudain, qui parle par ma bouche, comme un renvoi de parole : « Amis, broïnk broïnk, amis qui me mangez en mangeant, si je vous disais que j'ai toujours su qui me mangerait... ou plutôt qui j'aimerais qui me mange... En étant mangé je mange et en mangeant je suis mangé, c'est ce qu'on appelle le commensalisme. Vive le commensalisme ! Voilà Mek-Ouyes, qui me mastique avec son bel appétit généreux, sa grande générosité reconnue, sa discrète grandeur délicate, sa solide discrétion paradoxale, sa fragile solidité proclamée, son utopique fragilité affichée, sa tentante affiche détaillée, ses émouvants détails soulignés à gros traits, son imprenable émotion indémodable, sa farouche indémodabilité caractéristique, son égal caractère très doux, sa grande égalité humorale, sa munificente grandeur animiste, sa prolétarienne âme philosophique, sa touchante philosophie polyphile, sa précieuse touche infallible, sa rude préciosité jamais indifférente, sa rare indifférence déprimée, son exceptionnelle déprime jamais durable, son renforcé connais-toi-toi-même par mes soins... Et puis voilà Thérèse, voilà Ozalide et son amant Abdel deuxième du nom. Voilà son excellence L'ambassadrice du Lesotho. Nous ne nous sommes pas assez rencontrés, vous et moi, mais je suis très heureux d'entrer un peu en vous par l'œsophage et de descendre dans votre labyrinthe intime, dans vos secrets de fabrication, dans vos convictions si bien inscrites dans le grain de vos tissus, dans l'expérience constructive que vous avez menée et qui ne doit rien à personne, dans la tendresse jamais molle qui vous caractérise, dans la largeur de vues et la longueur de temps, dans la profondeur de vos douceurs et la superficialité de vos duretés, dans l'amitié de vos genoux, comme dit Saint-John Perse, mais aussi dans les coudes de vos divers canaux... Pourtant, si vous me permettez une critique, vous mangez trop vite, crouic crouic. » Fin de la prosopopée. Merci pour tout, sanglier. Je suis heureux de ce moment de fête, mais je suis épuisé. Où je voulais en venir en prenant la parole ? Eh bien, j'ai décidé de faire relâche. Je vais fermer, pendant une durée indéterminée, la République de Mek-Ouyes. C'est une situation inédite. Une nation souveraine, qui cloue à sa frontière un panneau indiquant :

FERMÉ POUR CAUSE DE FATIGUE CITOYENNE

une nation en vacance, personne ne l'occupe. Nul ne sait où la population se trouve. Elle a peut-être émigré. Est-elle partie en simple voyage ? Mais elle ne croit en aucune terre promise. Elle hiberne, voilà, c'est la meilleure hypothèse. Faites-moi l'amitié de penser que je suis en hibernation, d'ailleurs l'hiver arrive. Ce n'est pas une fuite. Et pourtant, ai-je été vraiment puissant ? J'ai été président, peut-être, mais président de quoi ? sûrement pas d'autre chose que de moi, ce qui n'est d'ailleurs pas négligeable, je crois. Un président pas trop

sérieux, mais tout de même un peu tenace et convaincu de sa place. Oui, j'ai été puissant, c'est-à-dire le contraire : j'ai été impuissant... enfin, je me comprends. Je ne me suis pas attaché le moins du monde à cette puissance, et pas non plus à cette impuissance. J'ai vieilli en me rajeunissant. Je vous souhaite une bonne nuit, ou plutôt une bonne fin de fête et une bonne fin de nuit. Je vous aime, tous. (*Émotion.*) Il y a une dernière chose : comme vous le savez, j'ai installé les cornichons qui feront le moment venu la mise à feu du tricoloruzène. Le moment venu... (*On entend au loin le vacarme des blindés, qui va grossissant.*) Tiens, le moment semble venu. Prenez votre assiette et descendez à la cave. Les verres, c'est inutile. Il y a ce qu'il faut là en dessous. Je vous rejoins. (*Ils le font. Mek-Ouyes organise la mise à feu du tricoloruzène défoliant et se tourne vers le public.*) À suivre... (*Il descend à son tour. Il referme la trappe. Le vacarme des blindés est de plus en plus assourdissant. Explosion. Cèdre et semi-remorque sont pulvérisés.*)

*

La République de Mek-Ouyes, deuxième partie

Personnages : Rabbi Boshé
Imam Anké
Premier prophète
Deuxième prophète
Agatha de Win'theuil
Ozalide
Abdel II
L'ambassadrice du Lesotho
Thérèse
Mek-Ouyes
Abdel III

1. Ce qui reste de la République de Mek-Ouyes.

La scène est totalement dévastée, c'est-à-dire nue, uniformément plate. La lumière est blanche et crue. La scène est longtemps très très vide.

2. Deux amis.

Entrent deux garçons qui se tiennent par la main, comme on le voit en Orient.

Rabbi Boshé. — C'est ici.

Imam Anké. — Comment le sais-tu, Rabbi Boshé ?

Rabbi Boshé. — Je le sais, mon ami, mon Imam.

Imam Anké. — Je suis bien content de ne pas être venu là tout seul.

Rabbi Boshé. — Es-tu content d'être venu là avec moi, Imam Anké, ou content l'es-tu simplement de ne pas être venu seul et n'importe qui aurait fait l'affaire ?

Imam Anké. — Je suis content d'être là avec toi, Rabbi Boshé.

Rabbi Boshé. — À la bonne heure.

Imam Anké. — Il est quelle heure, justement ?

Rabbi Boshé. — La bonne. Tu vois, Imam Anké... ça tombe bien, parce que moi aussi je suis heureux d'être là avec toi et, accessoirement, de ne pas être tout seul. Ta main.

Imam Anké. — Ma main est déjà dans la tienne, Rabbi Boshé.

Rabbi Boshé. — Est-ce que tu n'en as pas deux ?

Ils se serrent les deux mains.

Imam Anké. — Hon. c'est bon.

Rabbi Boshé. — Oui, c'est bon.

Imam Anké. — Comment peux-tu être sûr que c'est bien ici ?

Rabbi Boshé. — C'est ici. On parle ?

Imam Anké. — Je te fais confiance.

Rabbi Boshé. — On prie ?

Imam Anké. — Pour moi, ce n'est pas l'heure. C'est étrange qu'on se soit rencontrés justement par ici, Rabbi Boshé, mon ami.

Rabbi Boshé. — Ça doit vouloir dire quelque chose, Imam Anké, le mien.

Imam Anké. — Sans doute.

Rabbi Boshé. — Et c'est heureux.

Imam Anké. — Oui, c'est heureux.

Rabbi Boshé, *contemplant le vide.* — Eh bien !...

Imam Anké. — Oui. Il ne reste rien.

Rabbi Boshé. — Il reste nos pensées. Tout a été pulvérisé.

Imam Anké. — Non. En fait, l'explosion a été d'une espèce très curieuse. Ça n'a pas sauté. Ça a tout soufflé, ça oui... ppffffou... mais poussé horizontalement, avec force, moins violemment qu'on pouvait le craindre. À partir du nœud central, toutes les choses et tous les êtres ont été déplacés d'une vingtaine de kilomètres, horizontalement, selon le cercle : les arbres, les objets, les êtres... déplacés à grande vitesse.

Rabbi Boshé. — Je connais une autre version, nettement plus verticale... bbboum ! Il y a eu des morts, mais pas tant que ça.

Imam Anké. — On ne peut jamais savoir les chiffres. Beaucoup, pas beaucoup... À partir de combien commence « beaucoup » ? On ne s'est jamais entendu sur la réponse à cette question. Depuis combien de temps es-tu dans les parages ?

Rabbi Boshé. — Je suis arrivé d'hier.

Imam Anké. — Moi de ce matin. Tu n'as vu personne ?

Rabbi Boshé. — Personne. Et toi, tu as vu quelqu'un ?

Imam Anké. — J'ai vu un homme.

Rabbi Boshé. — Cet homme t'a-t-il laissé un bon souvenir ?

Imam Anké. — Mitigé.

Rabbi Boshé. — Ce sont des choses qui arrivent, Imam Anké. Mitigé en quoi ?

Imam Anké. — Il m'a demandé l'heure. Je la lui ai donnée. Elle était exacte. Mais cette heure ne lui plaisait pas. Il était en retard à je ne sais quel rendez-vous. Il en aurait préféré une autre moins tardive. Alors il m'a presque engueulé de l'heure que je lui donnais, qui était l'heure légale, conventionnelle et de tout le monde. Certains jours, je ne comprends pas les hommes, Rabbi Boshé.

Rabbi Boshé. — Oui, Imam Anké, nous ne les avons pas encore assez perfectionnés.

Imam Anké. — Est-ce là notre travail ?

Rabbi Boshé. — Ce pourrait être le travail de chacun. Tu vois, je ne dis pas « ce devrait être ». C'est le travail de chacun : chacun fait bien son travail utile.

Imam Anké. — Utile et futile.

Rabbi Boshé. — Oui, futile aussi.

Imam Anké. — Avançons un peu de ce côté... même si rien n'y paraît, vu de loin, différent. Il n'y a plus un seul indice sur ce sol vitrifié. Rien ne dit que nous soyons au lieu précis de la République de Mek-Ouyes.

Rabbi Boshé. — Je crois pourtant que si.

Imam Anké. — Ah ! pardonne-moi. Cette fois, c'est l'heure, je vais prier.

Rabbi Boshé. — Pourquoi pas ici ?

Imam Anké. — Parce que je préfère la discrétion.

Rabbi Boshé. — Soit ! Je vous laisse.

Imam Anké. — « Vous » ?

Rabbi Boshé. — Toi et Lui. Et retrouvons-nous bientôt.

Imam Anké. — Après la prière.

Ils sortent dans deux directions différentes. La scène est à nouveau vide.

3. Deux prophètes.

Entrent deux prophètes, pieds nus, tête rasée, T-shirt à l'effigie de Mek-Ouyes. Ils parlent d'abord chacun pour soi, sans se voir. Puis ils se regardent de loin, en chiens de faïence.

Premier prophète. — L'air est plein de l'Esprit en suspension.

Deuxième prophète. — La Rome française faiseuse de ruines.

Premier prophète. — C'est comme un premier jour.

Deuxième prophète. — Mieux que la Babylone.

Premier prophète. — On supporterait des lunettes de soleil.

Deuxième prophète. — Pure pureté. Rien ne peut entacher ici la pureté des choses.

Premier prophète. — Personne sur le lieu de rien.

Deuxième prophète. — Ma montre s'est arrêtée, de sa propre initiative.

Premier prophète. — Gravité, gravité universelle.

Deuxième prophète. — La plante de mes pieds nus effleure à peine le sol.

Premier prophète. — Sans rien qui pèse.

Deuxième prophète. — Pas question d'une direction, d'une orientation.

Premier prophète. — Pas de porte, pas d'ouvrant et pas de dormant.

Deuxième prophète. — Pas de feuillage et pas d'herbage.

Premier prophète. — Un défi à la description.

Deuxième prophète. — Pas d'ombre. Pas l'ombre d'une ombre. Il n'y a pas de doute. On recommence tout.

Premier prophète aperçoit Deuxième prophète.

Premier prophète. — De quel droit, là-bas, rôdez-vous dans ce coin ? Poussez-vous, c'est dangereux. Ne restez pas ici.

Deuxième prophète. — Vous même, votre présence, est-elle bien souhaitable ?

Premier prophète. — Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'avez rien à faire ici.

Deuxième prophète. — Je cherche un homme.

Premier prophète. — Il est sur le T-shirt.

Deuxième prophète. — Vous l'avez trouvé où, le T-shirt ?

Premier prophète. — Dans une série que j'ai fait fabriquer.

Deuxième prophète. — Si cet homme était vivant !... Si cet homme était vivant, je m'attacherais à ses pas.

Premier prophète. — Celui que vous cherchez n'est plus vivant.

Deuxième prophète. — Comment le savez-vous ?

Premier prophète. — Mek-Ouyes est probablement mort puisqu'il ne serait pas mauvais qu'il soit mort. D'ailleurs, je lui ai fermé les yeux.

Deuxième prophète. — Vous ?

Premier prophète. — Moi.

Deuxième prophète. — Pourquoi vous croirais-je ?

Premier prophète. — C'est votre intérêt.

Deuxième prophète. — Je ne vous crois pas.

Premier prophète. — Le doute est le commencement de la Foi.

Deuxième prophète. — Pourquoi ?

Premier prophète. — La Foi est un reniement d'une part de soi-même.

Deuxième prophète. — Je ne comprends pas.

Premier prophète. — Vous devriez prendre des notes. Afin de comprendre plus tard.

Deuxième prophète. — Pour qui il se prend ?

Premier prophète. — Vous êtes déplaisant.

Ils sortent dans deux directions différentes. La scène est à nouveau vide.

4. Agatha de Win'theuil.

Entre Agatha de Win'theuil. Elle est seule. Elle traverse la scène.

Agatha de Win'theuil. — Je reviens sur les lieux de mon quoi ? Mek-Ouyes ! Mek-Ouyes ! (*Elle tend l'oreille.*) Mek-Ouyes ! (*Elle palpe le sol.*) On me dit que vous avez été balayé. Ou mis en pièces. Pulvérisé ! Qui croire ? On me dit que vous vous êtes laissé enfouir. Je n'en crois rien. Comment Mek-Ouyes se laisserait-il faire quelque chose de si décisif ? (*Elle colle son oreille au sol.*) On m'assure que vous êtes en miettes. Mais personne n'a été en mesure de me montrer vos miettes. Je les aurais reconnues. Mek-Ouyes ! si vous êtes de notre monde, il faut que je vous trouve. Par là, peut-être ?... Mek-Ouyes ! Mek-Ouyes ! Il faut absolument que vous me répondiez. La situation internationale vous demande. Je sais que vous m'entendez. Mek-Ouyes ! Nous avons besoin de vous. Je ne vous veux aucun mal. Je suis

quelqu'un d'important, aujourd'hui dans le Monde-Mondes. Vous avez peut-être entendu parler de ma promotion ? Je suis à la tête du Monde-Mondes. Je n'aurais pas accepté si je n'avais pas eu un plan où vous allez tenir un rôle. Ce que vous avez fait, Mek-Ouyes est capital. Je vous ai conservé toute mon admiration. Mek-Ouyes ! Mek-Ouyes ! Venez avec moi ! Sortez d'où vous êtes... Avec moi, vous allez relever la tête. Mek-Ouyes !... Mek-Ouyes !...

En continuant à chercher, elle sort. La scène est à nouveau vide.

5. Retour des prophètes.

Entrent, ensemble, les deux prophètes.

Premier prophète. — On dit que Mek-Ouyes a pris son mal en patience.

Deuxième prophète. — On dit que Mek-Ouyes a réussi son martyre.

Premier prophète. — On dit que Mek-Ouyes est libéré de son esprit d'opposition.

Deuxième prophète. — On dit que Mek-Ouyes est grand.

Premier prophète. — On dit que Mek-Ouyes est compagnon de la liberté du monde.

Deuxième prophète. — Le ventre de Mek-Ouyes est gros de toute liberté.

Premier prophète. — J'ai connu Mek-Ouyes. Mek-Ouyes est parti dans les airs. Il a été lancé dans les airs. Mek-Ouyes a été relancé dans les airs. Mek-Ouyes a cherché le départ. Il est relancé dans la circulation. Il est remis en circulation. « Mourir, dit Mek-Ouyes, c'est être relancé dans la circulation. » Il était un mort consentant. Mourir revenait pour lui à se considérer mieux que comme un élément globalement constitutif du vivant dans lequel il avait à être relancé.

Deuxième prophète. — On dira que Mek-Ouyes voulait être un exemple.

Premier prophète. — On le dit ! Mek-Ouyes voulait être un citoyen exemplaire : travail, famille, nation.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes prit son temps pour réfléchir.

Premier prophète. — Mek-Ouyes prit de la terre et la libéra.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes fit le bien.

Premier prophète. — Mek-Ouyes fit le texte mek-ouyien. Le texte mek-ouyien, il le fit. Il n'eut pas le temps de le fixer. Il faut fixer le texte mek-ouyien. Le texte mek-ouyien est par trop instable.

Deuxième prophète. — C'est à moi de le faire.

Premier prophète. — J'y étais prêt moi aussi. J'ai déjà commencé. Nous aurons des désaccords.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes était prêt à sauter sur le râble du mal.

Premier prophète. — Mek-Ouyes idolâtrait les animaux. Devant lui tous les animaux parlaient.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes était harcelé par ses enfants. Ses enfants étaient irresponsables, n'avaient aucune reconnaissance d'aucun ventre. Mek-Ouyes acceptait ça avec philosophie.

Premier prophète. — Mek-Ouyes se tuait à la tâche.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes ne cessait de légiférer sagement pour ses insectes, pour ses herbes. Il enseignait aux chats la non-violence à l'égard des mulots. Il enseignait aux feuilles caduques à persister.

Premier prophète. — Mek-Ouyes avait une vision scientifico-sacrée de la Nature.

Deuxième prophète. — Refondation !

Premier prophète. — Mek-Ouyes savait qu'il avait fait son temps, mais qu'aucun temps après lui ne pourrait faire fi de lui.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes était heureux d'avoir fait son temps.

Premier prophète. — Mek-Ouyes était un très bon mordeur de poussière.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes se voyait très bien en petite poussière.

Premier prophète. — Mek-Ouyes avait la poussière dans son cœur qui lui interdisait le ridicule de l'instinct de conservation et de ses agissement agités.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes avait l'élégance de l'acceptation.

Premier prophète. — Mek-Ouyes mangeait du silence. Mek-Ouyes se nourrissait de silence. Mek-Ouyes contemplait.

Deuxième prophète. — J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté, j'ai été à Mek-Ouyes. J'ai vu que Mek-Ouyes avait mangé le sanglier, magnifique eucharistie ! Non ?

Premier prophète. — Ce n'était pas du tout de l'ordre de l'eucharistie. Beaucoup plus primitif !

Deuxième prophète. — Je ne vois pas ce qu'il y a de plus primitif que l'eucharistie... Ce n'est pas une critique...

Premier prophète. — Oui mais on peut trouver la modernité dans l'archaïsme.

Deuxième prophète. — Ça, je note.

Ils sortent. La scène est à nouveau vide.

6. Retour de Rabbi Boshé et de Imam Anké.

Entrent Imam Anké et Rabbi Boshé. Ils se tiennent, plus que jamais, la main.

Rabbi Boshé. — Imam Anké, mon ami, ta prière a été longue. Tu m'as manqué.

Imam Anké. — De quoi étais-tu impatient, Rabbi Boshé ?

Rabbi Boshé. — Quelque petite chose que j'ai pensée... Et par conséquent, si petite fût-elle, j'étais impatient de te la dire.

Imam Anké. — Je t'écoute.

Rabbi Boshé. — Tu es assis ?

Imam Anké. — Non.

Rabbi Boshé. — Mentalement assis...

Imam Anké. — Oui.

Rabbi Boshé. — Nous avons des spiritualités trop compliquées.

Imam Anké. — Qui, nous ?

Rabbi Boshé. — Tu le sais bien...

Imam Anké. — Nous nous soumettons à la transcendance, c'est bien ça ?

Rabbi Boshé. — Oui. Ça devrait suffire. Pour cela ne suffit-il pas ?

Imam Anké. — Besoin de plaies.

Rabbi Boshé. — Besoin de bosses.

Imam Anké. — Spiritualiste simple ? Est-ce bien raisonnable ?

Rabbi Boshé. — Spiritualiste simple ne signifie pas angélique et bonasse ! mais que les fins ne soient pas si dernières que cela... qu'elles soient d'abord premières, en toute tranquillité, et toujours amendées par l'une ou l'autre des suivantes. Elles n'ont jamais le temps d'être premières, les fins, voilà qu'elles sont déjà dernières ! Si bien qu'elles tendent à prendre toute la place et dire « à quoi bon ? ». Du coup, on ne regarde pas, on n'observe pas, on n'analyse pas les fins premières ou on le fait par dessous la jambe.

Imam Anké. — Spiritualiste simple... Ce pourrait être un joli rêve.

Rabbi Boshé. — Je me suis laissé dire...

Imam Anké. — Chose imprudente !

Rabbi Boshé. — Il se dit que d'aucuns veulent fonder une religion ici.

Imam Anké. — Une religion mek-ouyenne ?

Rabbi Boshé. — *La religion mek-ouyienne, je suppose !*

Imam Anké. — Peuh ! une secte !

Rabbi Boshé. — Oui...

Imam Anké. — Il est vrai que les nôtres... il a bien fallu qu'elles naissent un jour ! C'étaient des sectes, d'abord.

Rabbi Boshé. — Le mouyisme...

Imam Anké. — Une religion de larmes ?...

Rabbi Boshé, *sur ses grands chevaux.* — Ah non ! pas de larmes !... Les larmes, ça trouble le regard et ça vieillit la peau.

Imam Anké. — Oui, les larmes sont des peine-à-jouir et des freine-pensée.

Rabbi Boshé. — Non. Pas le mouyisme, le mek-ouyisme...

Imam Anké. — Voilà qui sonne redoutablement bien.

Rabbi Boshé. — Ça ne te fait pas peur ?

Imam Anké. — Il faut renouveler un peu les choses.

Rabbi Boshé. — Hon... C'est une façon de voir.

Imam Anké. — Il sera toujours temps de s'inquiéter

Rabbi Boshé. — Veillons quand même.

Ils sortent ensemble. La scène est à nouveau vide.

7. La sortie d'Abdel II et d'Ozalide.

Un morceau du sol, aux joints jusque là absolument imperceptibles, se soulève. C'est la trappe de la cave de l'acte I. Abdel II sort, un mouchoir sur le nez. Il s'assure progressivement qu'on peut respirer sans crainte.

Abdel II, *qui parle en direction de la cave.* — C'est possible ! Ozalide ! Je respire. Je t'assure que l'air ambiant n'est pas chargé. Viens. Viens...

Ozalide sort à son tour. Elle referme la trappe. Elle est éblouie et se protège les yeux.

Ozalide. — Trop de lumière !...

Abdel II. — Même s'il est nu, il y a du paysage.

Ozalide. — Abdel !...

Abdel II. — Hon...

Ozalide. — Je suis enceinte.

Abdel II. — C'est une bonne nouvelle.

Ozalide. — Mais je ne sais pas si c'est de toi ou d'Abdel I^{er}. À un jour près, c'est impossible de le savoir. Abdel I^{er} ou Abdel II, qui est le père ?

Abdel II. — Ça m'est égal.

Il lui caresse le ventre.

Ozalide. — Tu es gentil.

Abdel II. — Oh bah oui...

Ozalide. — Mais du coup j'ai envie d'une bonne salade. Quarante de jours de vin et de sanglier, dans l'obscurité, c'est une épreuve. Ou de haricots verts frais. Et je ne trouve là qu'un désert. Pas beaucoup de marché à l'horizon. Je veux des pissenlits, de la laitue, de la roquette et du pourpier. Je veux de l'huile d'olive, du citron et du pain.

Abdel II. — Comment faire ?

Ozalide. — Et un peu de vin, aussi. Claque dans tes doigts, Abdel !

Abdel II, *qui claque, sans conviction et sans effet.* — Rien.

Ozalide. — Il faut que tu le veuilles aussi, que tu aies le même rêve.

Abdel II. — Hé non !... je n'ai pas le même rêve. Moi, si je te disais que j'ai toujours imaginé mon bonheur entre Alger et Bejaia, une plage entière faite entièrement de vrai couscous... la semoule fine, à perte de vue à l'est, à perte de vue à l'ouest, quarante mètres au sud, deux mètres de semoule, en profondeur, délicieuse et jaune semoule, chauffée par le soleil, et la Méditerranée rougeâtre qui apporte son bouillon jusqu'à nos pieds (oui, d'accord, la mer Rouge aurait été préférable...) en brassant des matières toutes plus appétissantes les unes que les autres... Un bouillon ni trop bouillant, ni trop tiède. Une graine aux unités parfaitement détachées les unes des autres, ni trop sèches ni trop grasses. Le bonheur de la graine et de son mouillage. Bonheur, bonheur !... Nous sommes nus, bien sûr, entièrement à poils ; nous sommes de grands vers consommateurs aux dents longues, avec sur la tête d'immenses chapeaux de paille plus larges que des parasols et plus légers que l'air. Il suffit de se pencher. Il suffit de s'asseoir ou de s'allonger sur les victuailles. C'est la réunion de la chaise, de la table et de l'assiette, le corps au plus près de ce qui le renforce. Pas besoin de maître d'hôtel ou de serveur, pas de carte, pas de menu. Faire les courses est superflu. On n'apporte aucun pique-nique. La cuisine est permanente, comme le service. La soupe est populaire, gratuite et pas obligatoire. Et tout à volonté, bien sûr, sans que la panse pète. Le paysage est comestible. Le monde est à nos pieds, doué de la générosité la plus incontestable. Il n'y a aucun besoin du moindre outil qui serait superflu. Fourchettes du père Adam, cuillers de la mère Ève, couteaux de Caïn (les ongles, les canines) et plaies d'Abdel... non ! d'Abel... nous touillons avec nos pieds et mangeons à pleines mains, à même les matières de bouche : les légumes, les carottes en tronçons et les navets en dés, les courgettes, le céleri, quelques

fonds d'artichaut, peut-être... Harissa, harissa... pyramidions de harissa comme de petites méduses piquantes, de temps à autre. Paradis cuisiné. Les matières sont si fondantes et si fermes encore, elles gardent leur identité ! Nous touillons, touillons, touillons. Des poissons aux yeux frais se donnent à nous, grattés, lavés, comme des porteurs de Jonas qu'ils sont par conviction, mais ils rêvent d'être eux-mêmes Jonas au tréfonds d'une baleine humaine ! Dans notre dos, nous surprennent les narines les agneaux en méchoui venus de la forêt, derrière. Ils ont consenti à nous servir de chair protéiforme à protéines. Ou s'il n'y a pas d'agneau, disons des quartiers de babiroussas, des cuissots de phacochères, des râbles de lapins de rocher, à la saveur forte et gorgés de thym, piqués de genièvre et de cardamome. Les cailles, les perdrix, les pintades, les oies, les outardes (les meilleures outardes viennent de Hijon) tombent toutes rôties du ciel avec leur peau craquante ! N'en jetez plus ! Entre deux ventrées, nous courrons, pour nous détendre, sur une jetée de pois chiches en en croquant quelques-uns au passage. À boire, à boire, à boire ! Saisissez, bouche ouverte, le vin qui tombe dru du ciel qui s'est couvert quelques secondes pour cette seule raison ! Le vin est cette petite pluie rouge qui ne demande qu'à verser au moment où nous avons soif. Et revenons nous allonger au soleil sur la semoule chaude sans être brûlante. Calmez-vous. Laissez le décor exister autour de vous. En regardant bien l'étendue de couscous humide, vous apercevez parfois de petits trous qui moussent doucement. Laissez venir dessus un peu de votre sueur d'aisselle salée et attendez qu'une jolie merguez pointe le nez, croc ! vous l'attrapez d'un coup de dents avant qu'elle replonge dans ses profondeurs ! Et l'appétit revient, le désir de mâcher, de s'emplir la panse qui beugle son vide ! Le désir de reboire, même sans soif. Reprenons un peu de semoule, voulez-vous ? Et retouillons, allez touille, touille, tu ne sais pas qui te touillera. Vive la République de Mes-Touilles ! Reprends de tout, une dernière fois ! C'est bientôt la satisfaction finale. On rote tant qu'on peut. Un palmier va pousser pour la sieste crapuleuse. Ô couscous, couscous, une dune de couscous... Si je te disais que j'ai faim ?

Ozalide. — Nous ne sommes pas idiote, en gros nous l'avions presque compris. Mais je continue de saliver pour ma salade. Je vais voir plus loin s'il n'y a pas la verdure de mes rêves, car ton discours était un peu étouffe-chrétien, mon amour.

Abdel II. — Sois prudente.

Ozalide. — Est-ce que j'aime la prudence ?

Abdel II. — C'est bien pourquoi je t'accompagne, si tu veux... Je voudrais qu'il ne t'arrive jamais aucun mal.

Ozalide. — Viens.

Ozalide entraîne Abdel II dans sa sortie. La scène est à nouveau vide.

8. La sortie de l'ambassadrice du Lesotho.

Entrent les prophètes.

Premier prophète. — Mek-Ouyes était un homme. On dit qu'il était le meilleur chauffeur poids lourd de sa génération. Entre les hommes, pour les relier, il voiturait des tonnes de transcendance et passait de la divinité.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes, tandis qu’il avançait, n’était plus tout à fait un homme ou s’il l’était encore tout entier, il était quelque couche en plus de non-homme, non point un maquillage de divinitude, mais des molécules d’ordre divin.

Premier prophète. — Mek-Ouyes ne faisait pas un geste qui ne fût de l’éthique à l’état pur.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes, rien de ce qui était étranger ne lui était humain de première bourre.

Premier prophète. — Mek-Ouyes s’asseyait, le soir, sous le cèdre de sa République, et l’ensemble des groupes humains représentés par les ambassadeurs s’asseyait autour de lui pour l’entendre et méditer ses paroles.

Deuxième prophète. — Le monde entier était autour de lui.

Premier prophète. — Autour de lui il y avait le monde au complet.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes était la réflexion incarnée, et les mots le traversaient, qui venaient de plus haut, qui sortaient de plus bas.

Premier prophète. — Quand Mek-Ouyes tournait son volant, la planète tournait.

Deuxième prophète. — Quand tournait le moteur de Mek-Ouyes, la planète tournait.

Premier prophète. — Quand tournait la tête de Mek-Ouyes ou que Mek-Ouyes faisait tourner des têtes autour de lui, la planète tournait.

Les prophètes aperçoivent la trappe qui se rouvre lentement. Émerge l’ambassadrice du Lesotho. Elle referme la trappe. Elle fait grosse impression aux deux prophètes. Ils tombent à plat ventre.

L’ambassadrice du Lesotho. — On dirait bien qu’il y a encore le monde. Oh ! que mon monde est monotone... Et ce n’est pas plus mal pour se réhabituer. J’ai trop bu, moi. Boire en captivité, c’est boire encore davantage... On ne peut pas dépenser les vapeurs de l’alcool. On les garde avec soi.

Premier prophète. — Ainsi, Mek-Ouyes était donc...

Deuxième prophète. — ... femme...

Premier prophète. — ... et noire !

L’ambassadrice du Lesotho. — Noir. Noir, Mek-Ouyes l’est totalement, au passé comme au présent. Oui, noir c’est le mot, complètement noir. Il est noir dans le noir et buvait à tâtons. Avez-vous déjà bu à la bouteille dans le noir noir ? Ou fumé une cigarette dans le noir complet ? La fumée qu’on rejette perd de sa réalité. Ou pissé dans le noir ? C’est angoissant. Même d’être noir n’aide pas à pisser dans le noir avec sérénité. Et marcher dans le noir !... mais là on n’avait pas la place. Quarante jours, les doigts autour de ma tête, j’avais envie d’entrer mes doigts dans ma tête. Mes ongles dans une bouillie de cervelle. Quarante jours avec des yeux inutiles.

Premier prophète. — Noire !...

L'ambassadrice du Lesotho. — Noire.

Deuxième prophète. — Non, c'est en résurrectant qu'il a changé de couleur. C'est réussi. Vous êtes belle, maîtresse Mek-.

L'ambassadrice du Lesotho. — Je ne suis pas Mek-Ouyes. Cherchez encore. Qu'est-ce que vous lui voulez ? Je ne suis pas Mek-Ouyes. Oh la la, Mek-Ouyes, il n'a pas besoin de moi pour l'être.

Les prophètes se relèvent.

Premier prophète. — Vous n'êtes pas Mek-Ouyes, mais peut-être mek-ouyienne !

Deuxième prophète. — Mek-ouyiste...

L'ambassadrice du Lesotho. — Mek-Ouyes est mon frère.

Deuxième prophète. — Il est le frère universel !

L'ambassadrice du Lesotho. — Non. Je suis son égale comme il est le mien. D'accord, il tient mieux que moi le vin de sa cave. Je ne peux pas lui enlever ça.

Premier prophète. — Il vit ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Je ne sais pas. Quand je l'ai laissé, il vivait. Pourquoi ne vivrait-il pas ? Il n'était qu'ivre mort.

Premier prophète. — Il va rester dans le noir jusqu'à la fin de son temps, n'est-ce pas ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Lui seul le sait. Mais il ne s'est pas encore posé la question, je crois bien. Il n'est pas en état.

Deuxième prophète. — Quelqu'un pourrait l'y aider...

L'ambassadrice du Lesotho. — Pourquoi voudriez-vous qu'il sorte ?

Premier prophète. — Il peut rester. Ça ne me fait pas peur qu'il reste. Qu'il reste là en dessous. C'est bien pour penser.

Deuxième prophète. — Oui, au contraire.

L'ambassadrice du Lesotho. — Pourquoi ?

Deuxième prophète. — C'est à nous à faire mousser son message.

L'ambassadrice du Lesotho. — Il n'y a pas de message.

Premier prophète. — Parlez-nous de lui.

L'ambassadrice du Lesotho. — Je n'ai rien à vous dire. Je vais retourner dans mon pays, un point c'est tout. Je suis attendu par des inquiets qui me sont chers, et qui ont certainement besoin de moi, vous ne pouvez pas savoir à quel point..

Premier prophète. — Alors, ne nous tenez pas la jambe.

L'ambassadrice du Lesotho. — Je ne vous tiens rien de ce genre. Si vous avez quelque chose à dire à Mek-Ouyes, je vous conseille la patience. Quant à moi, je lui ai fait mes adieux.

Deuxième prophète. — Que Mek-Ouyes ne veuille pas sortir est compréhensible. Rien ne servirait d'essayer de le convaincre de sortir.

Premier prophète. — Nous n'avons pas besoin qu'il sorte.

Deuxième prophète. — Aucun besoin.

Premier prophète. — D'ailleurs, il n'y a rien de très renversant, en surface.

9. La colère d'Abdel II.

Entrent Ozalide et Abdel II. Ozalide croque une branche de céleri.

L'ambassadrice du Lesotho. — Ozalide ! Vous avez trouvé le marché aux légumes ?

Ozalide. — Non. Seulement cette branche miraculeuse.

Premier prophète. — Miraculeuse, c'est le mot.

Abdel II. — Non. Vous n'y êtes pas du tout.

Premier prophète. — Je n'y suis pas ? J'y ai été. De mon point de vue, je peux dire que j'y ai été. Je suis de bonne foi, et ce sera utile, donc j'y ai été. C'est donc la vérité.

Abdel II. — Non.

Premier prophète. — De quoi il se mêle, celui-ci ?

Deuxième prophète. — Laisse faire !

L'ambassadrice du Lesotho. — Abdel est têtue, je vous préviens.

Abdel II. — Non.

Premier prophète. — Je déduis Mek-Ouyes. Je veux le déduire. Il est déduit. Le céleri branche pousse très bien sur une plaque de verre.

Ozalide. — C'était beaucoup plus simple que ça. Une marchande égarée...

Deuxième prophète. — Qui l'avait égarée ?

Ozalide. — Assez de questions. Taisez-vous !

Deuxième prophète. — Et puis quoi ?

Ozalide. — On sort de là-dessous. On est enceinte. On est restée quarante jours dans le trou. Il n’y a pas d’humanitaires, quand on sort ? Rien que des parleurs !

Premier prophète. — Racontez !

Deuxième prophète. — Elle ne parlera que d’elle !

Ozalide. — Plus volontiers de mon Abdel !...

Abdel II. — Ne gaspille pas ta salive.

Premier prophète. — Alors, comment a-t-il accueilli la mort ?

Entre Agatha de Win’theuil. Ozalide a un mouvement de recul.

Agatha de Win’theuil. — Il faut que Mek-Ouyes ne soit pas mort, puisque vous voilà tous les trois, vous Abdel, vous Ozalide et vous madame l’ambassadrice du Lesotho, tous les trois en pleine forme.

Ozalide, hargneuse. — Cela ne veut rien dire.

Agatha de Win’theuil. — Ne soyez pas si méchante. Ça vous enlaidit.

Ozalide. — Je n’aime pas vous voir rôder par ici, Agatha de Win’theuil. Abdel I^{er} vous avait donc épargné. J’espère bien qu’Abdel II, à l’occasion, n’en ferait pas autant.

Abdel II. — Moi, je serai inc... implacable.

Agatha de Win’theuil. — Il allait dire « incapable ». Dans mes nouvelles fonctions, je n’ai plus droit au couteau. Ce n’est pas qu’on me l’a pris. Je l’ai remis de mon plein gré. Si vous saviez comme j’en suis soulagée !

Ozalide. — Je demande à voir.

Agatha de Win’theuil. — Je n’ai aucun compte à vous rendre.

Ozalide. — Même à Thérèse ?

Agatha de Win’theuil. — Je croyais l’avoir manquée.

Ozalide. — Elle a de la mémoire.

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes vit par nous.

Premier prophète. — Oui, uniquement par ce que nous sommes en train de faire juter de lui.

Agatha de Win’theuil. — Faire juter quoi ?

Premier prophète. — Son exemple.

Abdel II. — Ils sont terrifiants.

L’ambassadrice du Lesotho. — Ils sont amusants.

La trappe s'ouvre.

Deuxième prophète. — Attention !

10. La sortie de Thérèse.

Au même instant, entrent Rabbi Boshé et Imam Anké.

Rabbi Boshé. — Oh la la, il commence à y avoir du monde, Imam Anké.

Imam Anké. — Ne fais pas ton sauvage, Rabbi Boshé. Personne ne te veut de mal.

Rabbi Boshé. — Là ! Regarde.

La trappe finit de se soulever. Thérèse sort à la surface. Elle laisse la trappe ouverte derrière elle.

Agatha de Win'theuil. — Donc, celle-ci également. Nous allons bientôt nous retrouver au grand complet.

L'ambassadrice du Lesotho. — Thérèse...

Thérèse. — Il ne veut voir personne.

Ozalide. — Ça risque d'être difficile.

Abdel II. — Il a ses raisons.

Agatha de Win'theuil. — C'est de la première importance.

Thérèse. — Quoi ?

Agatha de Win'theuil. — Qu'il me voie. Que je le voie. Que nous nous voyions.

Thérèse. — Aucune importance !

Imam Anké. — Il y a quelqu'un d'autre ?

Thérèse. — Il est là.

Agatha de Win'theuil. — Si vous marchez dans cette direction ne serait-ce qu'un quart d'heure, vous aurez de quoi prendre une douche et boire chaud.

Thérèse. — Je n'ai que faire de vos générosités.

Agatha de Win'theuil. — Vous méritez cela.

Thérèse. — À quel titre ?

Agatha de Win'theuil. — Bonne conseillère.

Thérèse. — Conseillère de qui ?

Agatha de Win'theuil. — De celui qui se cache.

Thérèse. — Qui vous dit que ce n'est pas moi qui lui demande de rester caché ?

Agatha de Win'theuil. — La vérité me le dit.

Thérèse. — Vous ne pouvez pas lui lâcher le paletot ?

Agatha de Win'theuil. — De quoi avez-vous peur ? Je ne lui veux plus rien d'amoureux. Je suis devenue une femme de devoir. (*Thérèse pouffe de rire.*) Riez...

Thérèse. — Et lui ?

Agatha de Win'theuil. — Prévenez-le, qu'il n'ait pas de choc.

Thérèse. — Il est ivre.

Abdel II. — Mais non, il tient très bien !

Ozalide. — Tu n'es pas obligé de le défendre toujours...

Agatha de Win'theuil. — Ça va le dessoûler d'un coup de me voir.

Thérèse. — Il est imprévisible.

Agatha de Win'theuil. — Si vous prévoyez qu'il est imprévisible, on nage dans un paradoxe.

Thérèse. — L'eau est bonne.

Agatha de Win'theuil tend une bouteille à Thérèse.

Agatha de Win'theuil. — Allez, ne faites pas votre rosière. Buvez !

Rabbi Boshé. — Allons nous-en, Imam Anké !

Imam Anké. — Ah non ! c'est intéressant.

L'ambassadrice du Lesotho. — Peut-être même historique.

Premier prophète. — Il ne sortira...

Deuxième prophète. — ... pas.

Thérèse. — Je ne peux pas accepter une gourde de la main d'Agatha de Win'theuil.

Agatha de Win'theuil. — Souvenir d'un couteau ?

Thérèse. — Hé oui.

Agatha de Win'theuil. — Même si je bois la première ?

Elle boit.

Thérèse. — Vous seriez capable de cracher du venin en faisant semblant de boire la dernière gorgée.

Agatha de Win'theuil. — Comment ?

Thérèse. — Discrètement dans le goulot.

Agatha de Win'theuil. — Vous êtes bien romanesque, Thérèse !

Thérèse. — Je n'ai pas le droit d'être idiote.

Agatha de Win'theuil. — C'est vrai.

Thérèse. — Mais j'ai la bouche sèche.

Agatha de Win'theuil. — Buvez.

Thérèse. — Je bois.

Elle boit.

Ozalide. — Elles ne se sont pas entretuées.

11. Mek-Ouyes.

De la trappe, émerge enfin Mek-Ouyes.

L'ambassadrice du Lesotho. — Ah ! le voilà.

Mek-Ouyes fait sensation. Il titube, mais parle clair. Il porte quatre bouteilles dans chaque main, dans l'intervalle entre les doigts, comme le bonhomme Nicolas. Les prophètes ne se jettent pas à plat ventre. Abdel II va pour l'aider, mais se fait rembarrer.

Mek-Ouyes. — Nous avons disparu pendant combien de temps ?

Agatha de Win'theuil. — Trop longtemps, Mek-Ouyes. Et pendant ce temps, beaucoup d'eau a passé sous beaucoup de ponts.

Mek-Ouyes. — Beaucoup de vin. Vous êtes toujours aussi belle.

Agatha de Win'theuil. — Comment allez-vous, Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — Très bien, je crois.

Agatha de Win'theuil. — Quelle fut la composition exacte du gouvernement provisoire de la II^e République française en février 1848 : les noms et les titres ?

Mek-Ouyes. — Oh la la, non, pas maintenant. Pitié, pitié ! Il y avait... il y avait Lamartine, n'est-ce pas ?... Aux affaires étrangères...

Agatha de Win'theuil. — Nous avons besoin de vous, Mek-Ouyes, pour des affaires qui ne vous le sont pas, étrangères.

Mek-Ouyes. — Au nom de quel « nous » parlez-vous, Agatha de Win'theuil ?

Agatha de Win'theuil. — Au nom de tous ceux qui n'ont pas démissionné.

Mek-Ouyes. — Démissionné de quoi ?

Agatha de Win'theuil. — L'infâme destruction de la République de Mek-Ouyes par la France a provoqué...

Mek-Ouyes. — Je vous arrête tout de suite, Agatha. Je ne laisserai rien passer. Je ne partage pas votre façon de rapporter l'histoire. La République de Mek-Ouyes n'a pas été détruite par la République française, mais par nous-même.

Agatha de Win'theuil. — Au nom de quel « nous » parlez-vous, Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — C'est moi qui ai procédé à la mise à feu. Ce n'est personne d'autre.

Rabbi Boshé. — Il a été écrit aussi que vous avez été projeté dans les airs et récupérés dans un grand filet par un ballon dirigeable.

Imam Anké. — Je connais une autre version.

Deuxième prophète ? — Des versions, il y en a beaucoup d'autres.

Ozalide, qui se touche le ventre. — Je l'ai senti bouger.

Abdel. — Ce doit être un garçon.

L'ambassadrice du Lesotho. — Parce que les filles, ça ne bouge pas ?

Agatha de Win'theuil. — Quoi qu'il en soit, la cité des ambassades près la République de Mek-Ouyes a été bouleversée, tout sens dessus dessous, tout mélangé, l'armée yankee aussi, toute désorganisée, l'armée française...

Thérèse. — Une catastrophe ?

Agatha de Win'theuil. — Pas tant que ça. À quelque chose malheur est bon. Du coup la guerre s'est arrêtée, la guerre des Ambassades, qui promettait de mettre le monde à feu et à sang.

Deuxième prophète. — Grandeur de Mek-Ouyes !

Premier prophète. — Je vous l'avais bien dit.

Rabbi Boshé, à Imam Anké. — Ce sont des je-vous-l'avais-bien-distes.

Imam Anké, à Rabbi Boshé. — C'est-à-dire les pires.

Premier prophète. — Ô solitude !...

L'ambassadrice du Lesotho. — Moi, ils me font rigoler.

Mek-Ouyes. — Quoi ? Qui parlait de solitude ?

Deuxième prophète. — L'heureuse solitude. Héros de l'heureuse solitude ! Maître de la bienheureuse solitude, celle qui trempe.

Mek-Ouyes. — La solitude est un drame. La solitude est une douleur. La vivre est un exploit.

Premier prophète. — D'ailleurs nous voilà...

Deuxième prophète. — Nous mettons nos pas dans les vôtres.

Mek-Ouyes. — Vous vous méprenez. C'est une méprise. Je ne peux rien pour vous.

Deuxième prophète. — Il y a un engagement, tout de même, dans le nom. Mek-Ouyes...

Thérèse. — Il va l'abandonner, ce nom ridicule. N'est-ce pas que tu vas l'abandonner ?

Mek-Ouyes. — Je m'y suis fait, un peu.

Abdel II. — Moi, je l'aime beaucoup. Si personne n'en veut, je le prends. Il sera toujours plus facile à porter que celui d'Abdel !

Premier prophète. — Il y a là toute une famille reconstituée...

Deuxième prophète. — Bon début !...

Ozalide. — C'est un malentendu. Quant à moi je suis enceinte.

Thérèse. — D'Abdel I ou d'Abdel II ?

Ozalide. — À deux jours près je ne sais pas.

Abdel II. — Moi, ça m'est égal. C'est du presque pareil au quasi même. On ne va pas en faire une enquête poussée. Je prends celui qui viendra de ton ventre.

Ozalide. — Je suis fière de toi, Abdel.

L'ambassadrice du Lesotho. — Oui, félicitations !

Premier prophète. — Mek-Ouyes n'en est pas moins un modèle.

Deuxième prophète. — C'est comme ça.

Abdel II. — C'est un mauvais complot.

Premier prophète, qui scande. — Mek- /Ouyes / avec nous !

Agatha de Win'theuil. — Non, Mek-Ouyes avec moi !

Thérèse. — Mek-Ouyes à la maison !

L'ambassadrice du Lesotho. — Mek-Ouyes en Afrique ! Je vous emmène au Lesotho. Vous pourrez nous être utile. Vous serez un homme précieux.

Agatha de Win'theuil. — L'Afrique n'est plus l'Afrique...

Mek-Ouyes. — Qu'est-ce qu'ils me veulent, tous ?

Rabbi Boshé. — Nous, nous ne vous voulons rien. N'est-ce pas Imam Anké ?

Imam Anké. — Rien, Rabbi Boshé. Nous ne voulons que ce vous voudrez bien, et de vous-même. Strictement de vous seul !

Agatha de Win'theuil. — J'ai, moi, de meilleures raisons.

Abdel II. — Lesquelles ?

Agatha de Win'theuil. — Ça peut être une chance. Ça doit être une chance. Vous allez bientôt savoir ce qui a été décidé, si vous me laissez parler.

L'ambassadrice du Lesotho. — Décidé par qui ? l'Amicale des Pays les Plus Performants ?

Agatha de Win'theuil. — L'Assemblée, pas « l'Amicale ». Non, l'APPP n'existe plus.

Ozalide. — Alors par qui ?

Thérèse. — Faut tout lui arracher.

Agatha de Win'theuil. — Se peut-il que personne ici ne le sache ?

Imam Anké. — Par l'Assemblée générale de Crise.

Rabbi Boshé. — Oui. Celle qu'on a appelé l'Urgence-même.

Imam Anké. — C'est-à-dire le Monde-Mondes.

Rabbi Boshé. — Autrement dit la présidence du Monde-Mondes.

Agatha de Win'theuil. — Voilà des gens informés. Bonjour, messieurs.

L'ambassadrice du Lesotho. — Quarante jours de trou pour apprendre ça !

Mek-Ouyes. — Ces quarante jours, nous n'avons presque fait que les boire.

Premier prophète. — Mais justement, vous nous devez quelques commentaires ! En soi, c'est assez exceptionnel, cette retraite. Vous n'avez jamais été banal, Maître.

Mek-Ouyes. — Vous savez, je n'ai pas pensé à grand chose, dans cette réclusion.

Deuxième prophète. — Vous ne ferez pas croire ça.

Agatha de Win'theuil. — Mek-Ouyes est devenu un symbole.

Thérèse. — Lequel ?

Agatha de Win'theuil. — Etre capable de tout. Pas coupable, capable ! À cette heure, nous avons besoin de personnalités de cette trempe. Celui qui a tenu sa république personnelle, qui l'a tenue à bout de bras six mois durant, peut aider à solidifier celle de tous.

Mek-Ouyes. — Ça me fatigue d'avance.

Thérèse. — Qu'est-ce que je vous disais ? Vous voyez bien. Nous allons rentrer à la maison.

Ozalide. — Moi, je n'accouche pas chez mes parents !

Abdel II. — On accouche où tu voudras !

L'ambassadrice du Lesotho. — Mek-Ouyes, il est vrai, pourtant, que vous avez relevé le politique de sa léthargie, de toute inaction. Vous avez échoué évidemment, mais c'est parce que vous ne vous êtes pas suffisamment accroché. Si vous avez besoin d'un secrétaire exécutif, je suis votre homme... enfin... votre femme... non, je ne suis pas votre femme, enfin vous me comprenez.

Agatha de Win'theuil. — Eh bien voilà, on avance...

Mek-Ouyes. — Vous voulez que je vende votre idée saugrenue ?

Agatha de Win'theuil. — Je veux que vous la partagiez, dans un premier temps, puis que vous la défendiez.

Rabbi Boshé. — Comment sait-il qu'elle est saugrenue ?

Ozalide. — Cette idée, quelle est-elle ?

Agatha de Win'theuil. — Il la connaît.

Mek-Ouyes. — Moi ?

Agatha de Win'theuil. — J'ai vu, de mes yeux, monter le danger d'atomisation anarchique du monde. Pas vous ?

Imam Anké. — Nous aussi.

Agatha de Win'theuil. — Dans cette jungle épuisée de ses propres conflits, il fallait trancher. Mais comment rendre obsolètes les communautés géographiques largement épuisées ? les communautés historiques, religieuses, d'intérêt... Solution autoritaire : casser les familles, casser les couples, divorcer les indécis... Vous ne vous rappelez pas, Mek-Ouyes ? Vous y aviez songé. C'est vous qui m'en aviez parlé le premier, ici même, dans votre camion.

Mek-Ouyes. — ...casser les ethnies, les religions, les cartels, démanteler les unions de carpes et de lapins, prohiber les communautés qui commençaient à pulluler, celles des aveugles, des mous, des gauchers, des roux, des blonds, des maladroits, des peigneurs de girafe, des autonomistes entre eux, des piétons, des motards, des diabétiques, des ceci, des cela... et cela se subdivisait jusque dans les subdivisions : conflit entre les diabétiques philatélistes et les

diabétiques non-philatélistes, qui ne pouvaient pas relever du même groupe... Il faut arracher les gens à leurs gens obligés. Redonner une histoire collective à chacun sur des bases nouvelles. Il suffit d'un petit coup de pouce. Disséminer. Il peut y avoir une liberté qui ne soit pas individuelle, groupusculaire ou libérale. Intégrité physique, admettons (peut-être provisoirement, on ne sait pas ce que la biologie nous réserve), mais je rajoute : des passions compte tenu des autres, dans un cadre... Ne me dites pas que vous avez pris ça au sérieux, Agatha ?

Thérèse. — Tu ne sais pas qu'elle est capable de tout ?

Agatha de Win'theuil. — Mais oui, j'y ai travaillé au sein de l'APPP. Des gens très bien. Le projet le voici : créer huit sous-planètes, huit grandes néo-nations, bien que le mot soit impropre, non pas des nations, justement, des sous-républiques, peut-être, non, pas des « sous- », des républiques dérivées. L'idéal : dix humains par république dérivée et basta ! non, beaucoup plus, évidemment, mais déjà nous avons réduit le peuplement de façon drastique. Mâles et femelles en nombre égal, les plus dissemblables possible...

Mek-Ouyes. — Le pays est vidé de ses habitants d'origine. Installez-vous, débrouillez-vous ! Vous êtes des améliorés, des sélectionnés... en fait, grosso modo, cinq milliards de têtes... Une langue nouvelle va naître de soi-même. Huit langues... On ne sait pas... Quant au pouvoir, il est volant, itinérant, volatil, un satellite qui tourne tout autour de la planète à huit quartiers, une république nomade et divisible, la République du Monde-Mondes. Eh bien, voilà. Tout le monde bougera, tout le monde changera de partie du monde, tout le monde changera de nom. Il n'y aura plus que des émigrés. Il y a trop de conflits qui ne demandent qu'à exploser, trop de situations où les uns demandent aux autres de faire leur paix, ne se gardant pour eux que la responsabilité de leur guerre (et encore...). Il y a trop de pays émergents en voie de surarmement et prêts à sauter sur les riches. Dans les pays prospères, il y a trop de ghettos, et encore davantage de promesses de ghettos. Alors, nous nous sommes adressés aux populations réellement ou potentiellement belliqueuses : « Si vous n'êtes pas capables de partager des obligations de base avec vos ennemis prétendument héréditaires, freinant par là tout espoir de développement des richesses matérielles et morales, nous serons obligés de réorganiser complètement le fonctionnement rationnel de la planète. À bon entendeur, salut ! Un homme averti en vaut deux et une femme convaincue vaut quatre hommes qui s'interrogent encore. Le XX^e siècle s'est assez complu dans la morbidité de ses méfaits. Il n'est pas dans nos intentions de continuer de la sorte. La planète est un bien commun et il faut absolument obliger les égoïsmes à la partager. C'est la tâche imprenable de la politique morale, qui est au-dessus de l'économie. Car enfin c'est terrible... Regardez un peu : tout le monde va partout... le voyage devait développer la compréhension, la largeur de vues... mais c'est le contraire : c'est l'expression de la fierté du terroir, du sectarisme, du comparatisme à courte vue, de la critiquaillerie sans fondement ni volonté d'approfondir, de la complaisance au superficiel, de la bêtise. Une seule solution : plus un seul terrien chez lui par quelque droit que ce soit ! Plus un seul Corse en Corse, plus un Québécois au Québec, et pas deux Albanais côte à côte ! Dispersez les Chinois qui ont bien commencé, mais dispersez aussi ceux de la diaspora ! Cassez les familles, testaments abolis ! Réfléchissez à tout cela et tout ira mieux. Attention, nous allons vous préparons, dès ce jour, une commotion salutaire qui saura vous contraindre à la vie sociale dégagée des scories de la mémoire. Vous n'avez peut-être pas idée de tout ce que nous sommes prêts à bazarder pour atteindre ce rêve réaliste. Certes, nous ferons tout pour ne pas casser trop de vaisselle au pied du grand buffet, mais nous n'en ferons pas moins quelque chose. C'est le contraire qui finirait par nous revenir dans la gueule, bon sang, c'est l'évidence même ! Ainsi parle le pouvoir cohérent, qui ne bornera pas sa cohérence au seul discours. Il y a quelque chose à faire avec la géographie, d'autant que les perspectives sont noires du côté de la tectonique des plaques et de la dérive des continents.

Agatha de Win'theuil. — C'est ce qui s'appelle retrouver son Mek-Ouyes ! Soyez content, Mek-Ouyes, nous y sommes, c'est parti. La matière terrestre a été sciée jusqu'au noyau au moyen de lasers appropriés de conception récente, et ainsi selon l'équateur intégral, le premier méridien intégral et les méridiens de 90° Est et Ouest, intégraux. Désormais, la sphère terrestre est donc divisée en huit parties à peu près égales, sortes de pyramides dont une face est arrondie, la belle face habitée. Des vérins puissants à énergie polytricuruzénique déphasée vont bientôt provoquer l'écartement relatif des huit unités, et le maintiendront en place, de sorte qu'un grand fossé d'un kilomètre constant les sépare deux à deux. Ici même, tourné vers le couchant, en 1/8, se trouvera la falaise côte Est en 4/8, quatre sur huit ou quatrième secteur, dont la frontière à l'est court sur la même ligne que la frontière ouest du 1/8.

Abdel II. — Mais... je ne comprends pas... la coupe peut tomber en plein milieu d'un océan...

Agatha de Win'theuil. — Nous avons la solution. Lorsque la coupe tombe sur un océan, et ce n'est pas rare, la solution par glaciation des eaux est au point depuis le début du siècle précédent, et même un peu avant. À votre avis, comment s'y prenait-on pour faire passer les puits de mine à travers les nappes phréatiques, au moment de leur construction ? Eh bien, par le gel ! Tout simplement. On congelait les terrains aquifères, sur une épaisseur d'1 m à 1,50 m à l'aide d'une machine frigorifique à compression d'ammoniaque, par exemple. C'était le procédé Poetsch. Ça permettait le fonçage du puits, et puis son muraillement ou son blindage, en général en fonte, avec des joints de plomb. Et voilà, c'était parfaitement étanche... Et en avant pour les ascenseurs... du jour au fond et du fond au jour...

Thérèse. — Elle a l'air de le connaître, son dossier.

Agatha de Win'theuil. — Eh bien, là, c'est un peu la même chose, le coup de couteau dans l'océan n'a pas provoqué de fuites aux extrêmes, de fuites ou de gigantesques chutes genre Niagara ou Zambèze, tout simplement parce que chclac ! trois kilomètres d'océan extrême sont partout gelés du fond à la surface (avec trois kilomètres, la marge de sécurité est énorme, mais on préfère ça). Technique nouvelle, nous « armons » la glace, exactement comme le béton. Ainsi, petit bénéfice surnuméraire, nous contenons efficacement le mouvement des plaques. Nous sommes en train de sauver la vieille Californie, aujourd'hui en 3/8. Par ailleurs, il y a un autre avantage collatéral : pour pallier le réchauffement conjoncturel de la planète, nous avons un peu de fraîcheur en plus. C'est appréciable, et les climatologues voient ça d'un très bon œil, je vous prie de croire. Pour la mise en gel, nous nous sommes fait la main sur trois fleuves, les anciens Brahmapoutre, Mississipi et Garonne. Et ensuite seulement tous les autres fleuves, les lacs, les mers et les océans... La difficulté a été d'intervenir quasiment en même temps à toutes les places qui le nécessitaient. Nous y sommes parvenus sans encombres, en particulier grâce à une scie glaçante, conçue par nos ingénieurs qui ne sont pas des manchots.

L'ambassadrice du Lesotho. — Heu... Pardonnez-moi si la question est trop naïve ou si vous l'avez déjà entendue cent fois...

Agatha de Win'theuil. — Ça ne fait rien, nous sommes là pour vous répondre. Soyez sans crainte. Ne gardez aucune question sur le cœur.

L'ambassadrice du Lesotho. — Donc, étant donné cet écartement, cela signifie que chacune de ces huit nouvelles parties du monde...

Agatha de Win'theuil. — Pas du monde, de l'ancienne planète, du nouveau monde, du Monde-Mondes ! avec un s au bout du second Monde : Monde-Mondes !

L'ambassadrice du Lesotho. — Si vous voulez...

Agatha de Win'theuil. — Croyez-moi, c'est très important d'accepter la terminologie nouvelle dont dépend toute une révolution mentale.

L'ambassadrice du Lesotho. — Donc, cela signifie que chaque surface de ces huit nouvelles parties de l'ancienne planète, du Monde-Mondes, ok !, se trouve à une altitude accrue. Je veux dire qu'au noyau de la sphère (où personne n'est allé, sans doute) il y a aussi un kilomètre de vide qui sépare les huit pointes, c'est bien ça...

Agatha de Win'theuil. — Exactement.

L'ambassadrice du Lesotho. — Et donc que cet écartement augmente l'altitude de la surface... peut-on encore dire terrestre ? l'augmente de 500 m...

Mek-Ouyes. — Attention, attention... l'altitude se calculait par rapport au niveau de la mer. Or, la mer aura subi un déplacement, en fait un exhaussement, identique. Par conséquent, le changement ne sera pas exactement d'altitude. Il modifiera simplement la répartition de ce que nous appelions l'atmosphère. Il va de soi que, désormais, de l'atmosphère, il s'en trouvera aussi dans les nouveaux couloirs, et ce ne sera pas un mince sujet de satisfaction que d'observer ce qui s'y passera.

Agatha de Win'theuil. — Je pense que vous souhaitez que j'en vienne à ce chapitre. Eh bien oui, la vie végétale aura une existence tout à fait honorable dans ces parties interstitielles forcément un peu sombres mais non dénuées de ressources nutritives, si bien que plusieurs espèces animales y connaîtront sans doute un développement tout à fait inattendu. (*Rabbi Boshé lève la main.*) J'aperçois une autre question... Allez-y, ne craignez rien, mais par pitié ne me demandez pas : « En cas de panne ? »

Rabbi Boshé. — Alors, je me tais, Agatha de Win'theuil...

Agatha de Win'theuil. — Non, je plaisante, mais pardonnez-moi... cette question, je l'ai entendue tant de fois... Alors, en fait de question, je vous en retourne une : panne de quoi ?

Imam Anké. — Par exemple du système de réfrigération des bords d'océans. Ce n'est pas inimaginable...

Agatha de Win'theuil. — Je vous l'ai dit, une bande de trois kilomètres de glace, et ce sur toute la hauteur (variable) d'un océan, nous laisse tout le temps nécessaire pour les réparations. La fonte d'une telle masse de glace est un phénomène excessivement lent, moins, bien entendu, dans les régions équatoriales. C'est donc à partir d'elles que nous avons assis nos critères. Cela dit, le système de production des cryotempératures est triple, selon une alternance toute simple de trois-huit. Huit heures à l'énergie la plus révolutionnaire (polytricoloruzène amélioré), huit heures au solaire, huit heures aux substances chimiques bien connues et diversifiées : mélanges réfrigérants à base d'acide carbonique, d'acide sulfureux, de chlorure de méthyle, d'azote liquide... Mais chaque méthode peut travailler en permanence. Si l'une faisait défaut, une autre peut travailler double ; deux font-elles défaut, la troisième peut travailler triple, sans difficulté. Inutile de vous dire qu'il nous a fallu dessaler l'eau de mer pour mieux lui demander de geler. Mais ce n'est pas une affaire car

parallèlement, n'est-ce pas, nous avons besoin de sel. La société nouvelle nous intéresse globalement.

Mek-Ouyes. — Nous sommes bien d'accord que la situation est potentiellement la même dans chacun des huit nouveaux quartiers ?

Agatha de Win'theuil. — Bien entendu.

Mek-Ouyes. — Absolument égalitairement ?

Agatha de Win'theuil. — Absolument égalitairement selon notre cahier des charges et selon les réponses que chacun lui donnera. Maintenant, votre question est une question politique, je serai directement responsable des questions de déplacements humains et de séparations. Vous devez m'aider, Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes. — Pourquoi moi ?

Agatha de Win'theuil. — Parce que vous avez une expérience.

Mek-Ouyes. — Expérience oui, mais est-ce que j'ai envie ?

Abdel II. — Et... le fait de couper à vif le cours d'un fleuve, ça ne présente pas d'inconvénient écologique majeur, inondations, par exemple, en amont ?

Mek-Ouyes. — Abdel ! Mais l'équilibre écologique obéit aux lois de tout ce qui est en équilibre : c'est-à-dire que rien n'est stable ! Tout cela accepte de bouger, de se repositionner dans un nouvel équilibre. Et ça fonctionne en s'adaptant, comme la nature a toujours fait. Regardez ce paysage. Depuis qu'il est une réalité, nous nous efforçons tous les jours de le contempler d'un œil responsable. Non, justement pas de le contempler, encore moins de l'admirer... de le regarder d'un œil critique.

Agatha de Win'theuil. — C'est ça.

Ozalide. — Je suis enceinte.

Agatha de Win'theuil. — On va le savoir !

Ozalide. — Ce n'est pas un peu abusif de vouloir séparer les couples et les enfants des couples ? Il y a une raison ?

Agatha de Win'theuil. — Vous débarquez, ma petite...

Mek-Ouyes. — Là, vous me laissez répondre. Ozalide, viols de parents sur enfants, crimes d'enfants sur parents, chantages affectifs, femmes battues... Ça ne te dit rien ? Il ne faut pas faire quelque chose ? Il faut faire quelque chose. Il le faut. Il faut que quelque chose se fasse, il faut que quelque chose soit fait. Il ne faut pas qu'il soit dit que nous n'aurons pas fait quelque chose. Il faut faire plus et mieux qu'il ne fut jamais fait. Et d'ailleurs, ce fameux quelque chose, nous allons le faire.

Agatha de Win'theuil. — Mek-Ouyes ! Nous allons le faire !

Rabbi Boshé. — Jamais de doutes ?

Agatha de Win'theuil. — Ah ! les doutes, à présent...

Rabbi Boshé. — Oui...

Agatha de Win'theuil. — Que me servirait, à moi, de douter ? Je ne serais qu'une douteuse de bas étage, une débutante dans le doute. Bien plus, quelle légitimité, quelle réalité auraient mes doutes en comparaison des doutes mek-ouyiens, par exemple ? Ce n'est pas la peine que des doutes à moi fassent mine de vouloir exister. Ils n'ont aucune chance. Les doutes sont donc entre nous la chose du monde la mieux distribuée. Je n'en ai pas dans mon escarcelle. Il n'y a pas de problème administratif, il n'y a pas d'impossibilité technique, pas de montagne trop lourde à soulever. J'embauche Mek-Ouyes pour jouer le rôle du doute. Lorsqu'il a commencé d'être question d'une redivision de la sphère terrestre, c'est Mek-Ouyes qui, le premier, émit des critiques décisives sur la pertinence de la notion de frontières naturelles. Il pencha tout de suite pour une radicalisation hardie de cette idée de division. Un jour, à table, il divisa une pomme en huit et en fit tenir les morceaux à petite distance les uns des autres au moyen de quelques allumettes. Lorsque l'idée commença de se répandre, Mek-Ouyes renonça rapidement à sa paternité.

Thérèse. — Ça m'a toujours semblé être de la pure mythologie, cette affaire de pomme.

Agatha de Win'theuil. — J'étais là.

Thérèse. — Je ne vous crois pas.

Imam Anké. — C'est toujours difficile, ces affaires de témoignage.

Agatha de Win'theuil. — J'ai vu faire Mek-Ouyes. Il n'y eut pas de dessin préparatoire sur une nappe en papier. Mais le geste était d'une formidable clarté.

Mek-Ouyes. — Je ne m'en souviens plus.

Premier prophète. — On m'a raconté l'histoire autrement, il s'agissait d'une orange.

Agatha de Win'theuil. — Un peu difficile avec le jus, vous ne croyez pas ?

Deuxième prophète. — Une orange givrée !

Mek-Ouyes. — Qui est givré, ici ? Non. C'était une pomme. Oui, maintenant, ça me revient. Nous étions au dessert, mais il n'y avait que des fruits frais. On m'en apportait en quantité. C'était le bon temps.

Agatha de Win'theuil. — Le bon temps est devant nous.

Imam Anké. — Déplacer les populations ? Ça rappelle de mauvais souvenirs.

Agatha de Win'theuil. — Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — On ne déplace pas des populations. Précisément, c'est la notion même de population qui est contestée avec la dernière radicalité. Vous vous souvenez de la question posée, qui était une question gigogne : « Qui veut vivre avec qui ? », question qui contient la question « Qui veut vivre avec quelqu'un ? » et la question encore « Avec qui ? ». Ce fut l'échec que vous savez. Si nous avons obtenu si peu de réponses c'est que nous n'avons

demandé à personne : « Qui ne veut pas vivre avec quelqu'un ? » Nous aurions peut-être dû. Mais le résultat est le même !

Agatha de Win'theuil. — Posez-moi plutôt des questions sur les vérins. Techniquement c'est extraordinaire. Mais qui s'intéresse aux vérins ? La croûte terrestre va s'écarter.

Mek-Ouyes. — Où précisément ?

Agatha de Win'theuil. — Ici même, notamment. Je vous souhaite une prompte installation dans vos nouvelles patries, heu... parties respectives. La frontière ouest du premier huitième de sphère ira du pôle nord à l'équateur en suivant le premier méridien par ex-Castellon de la Plana, ex-Mohammadia, non loin d'ex-Oran, par ex-Dori dans l'ex-Burkina Faso. La base du quartier de sphère dite « un sur huit », désormais notée 1/8 (1-barre oblique-8), ou premier secteur, est un quart d'équateur, entre ex-Thema (ex-Ghana) et plouf ! dans ce qu'on nommait naguère l'Océan Indien, tandis que l'autre côté remonte au pôle nord en partant de ce même coin d'Océan Indien et en suivant la ligne imaginaire de longitude 90° Est, coupant à vif dans le Bangladesh, l'Assam indien, le Tibet et le Xinjiang chinois, la Mongolie et la Sibérie russe, selon les appellations surannées. Sur ces trois lignes, comme sur celles qui bornent désormais les sept autres quartiers (de 2/8 à 8/8) de volume et de superficie égaux.

Mek-Ouyes. — Et alors, entre nous... Vous êtes toujours aussi belle, Agatha de Win'theuil.

Agatha de Win'theuil. — L'heure n'est plus à la gaudriole, Mek-Ouyes. Tout est prêt pour une autre sorte d'action. Le nouveau va être plus fort que la mémoire. Tous ici, tous ailleurs, préparez-vous. La mémoire d'aval va être plus forte que la mémoire d'amont. Nous allons rediviser la sphère. C'est parfaitement au point.

Thérèse. — Vous devriez laisser l'utopie au roman.

Agatha de Win'theuil. — Il est trop tard. Préparez-vous. Vous êtes prêt, Mek-Ouyes ?

Mek-Ouyes. — Je suis tenté...

Premier prophète. — C'est de la pure coercition.

Deuxième prophète. — Tout bonnement monstrueux.

Premier prophète. — Bétail humain.

Deuxième prophète. — Bétail bétail.

Imam Anké. — Est-ce que les époux restent ensemble ?

Agatha de Win'theuil. — Les anciens, non. Les nouveaux époux, oui. Nous cherchons de nouveaux époux. Mais ils doivent impérativement être d'origine différente, nationalité, préférences politiques, préférences religieuses, profession, niveau de vie, culture... Il faut qu'ils aient une excellente raison de ne surtout pas vivre ensemble !

Rabbi Boshé. — Et s'ils sont de même sexe ?

Agatha de Win'theuil. — Nous sommes pas du tout hostiles au mariage gay. Enfin, je crois...

Mek-Ouyes. — Ah non, pas du tout !

Imam Anké. — Oui ?

Agatha de Win'theuil. — Oui.

Rabbi Boshé, *qui prend la main d'Imam Anké.* — Alors mariez-nous.

Agatha de Win'theuil. — Vous deux ?

Imam Anké. — Oui.

Agatha de Win'theuil. — Pourquoi ?

Rabbi Boshé. — Tant de gens voudraient nous aider à divorcer...

Imam Anké. — Alors que nous n'avons jamais été mariés...

Agatha de Win'theuil. — Vos noms ?

Imam Anké. — Lui, c'est Rabbi Boshé.

Rabbi Boshé. — Lui, c'est Imam Anké.

Agatha de Win'theuil. — Effectivement, ça devrait aller... Vous pouvez m'assurer que vous êtes vraiment de même sexe !

Ils acquiescent.

Imam Anké. — Vous voulez vérifier ?

Rabbi Boshé. — Veux tu te taire !

Agatha de Win'theuil. — Bon...

Rabbi Boshé. — Alors ?

Imam Anké. — Eh bien ?

Agatha de Win'theuil. — Approchez. Donnez-moi vos mains. Vous êtes unis. Comme la racine et le sol, comme...

Mek-Ouyes. — ... comme le serment et la mémoire ; comme le rasoir et la barbe ; comme le feuillage et l'ombre ; comme les dix doigts et le clavier ; comme le comme et la comparaison ; comme la pensée et l'action ; et même comme le tournevis et la fente dans la tête de la vis.

Agatha de Win'theuil. — ... comme la bouche et l'anche...

Mek-Ouyes. — ... la bouteille et l'étiquette.

Premier prophète. — Ce n'est pas ce que vous avez dit de mieux.

Abdel II. — Tais-toi prophète de malheur !

Deuxième prophète. — Touche pas à mon frère !

Abdel II, à Agatha. — Vous devriez bien les séparer, ces deux-là !

Premier prophète, à Abdel. — Ton corps de ta tête !

Mek-Ouyes. — C'est le moment de se chamailler ?

L'ambassadrice du Lesotho. — Mais ils veulent sa peau, on dirait ! Mais il veut leur peau ! Ils se veulent mutuellement leur peau !

Deuxième prophète. — Mek-Ouyes n'avait pas à ressortir !

Mek-Ouyes. — On me réenterre !...

Premier prophète. — Tu as trompé ta république, la République de Mek-Ouyes. Tu es indigne de l'Eden que tu as engendré. Tu dépassais tous les autres dieux !

Mek-Ouyes. — Mais enfin, de quel Eden peut-on se prévaloir ? Il n'existe aucun document sur l'Âge d'Or !

Deuxième prophète. — Il en existe beaucoup.

Premier prophète. — Nous passons notre temps à les écrire ! Je lis dans *Isaïe* : tu rencontres un homme nu, il faut le couvrir.

Mek-Ouyes. — Qu'en penses-tu, Thérèse, cela pourrait être écrit en lettres d'or au fronton du Bordel du Cœur...

Thérèse. — En lettres boyaux.

Mek-Ouyes. — J'emprunterais volontiers au bon vieil Engels pour te répondre sur les boyaux : la preuve des tripes c'est qu'on les mange. J'adore ça, personnellement. C'est très difficile d'en manger en compagnie, car beaucoup de gens n'aiment pas, et pas que parmi les filles. Il est vrai qu'on mange rarement les siennes. Sainte Christine, dans la *Légende dorée*, sert les siennes à son propre père : « ... prit alors de sa chair qu'elle jeta à la figure de son père en disant : Tiens, tyran, mange la chair que tu as engendrée. » C'était un peu idiot d'en arriver à ces extrémités, car il était, d'abord, assez raisonnable, ce père, de s'étonner que sa fille, sous prétexte d'aimer un dieu, néglige tous les autres. « Ma fille, ne sacrifie pas seulement à un dieu, de peur d'encourir la haine des autres. » Alors, Christine, furieuse brise les dieux de son père. Alors son père s'énerve : « Tu commences à nous les briser, ma fille. » Et c'est l'escalade. C'est toujours l'escalade. Il y a des personnes agressives, religions et frontières... Mur ? Il y a des murs, parfois, au milieu d'un même être.

Premier prophète. — Quelle planète allez-vous laisser à l'enfant de votre fille ?

Mek-Ouyes. — Mais, les enfants, il faut les former à agir et réagir, pas à aimer forcément ce que nous aimons nous. Le fils doit aimer ce qu'aime la mère ? Non... La fille doit avoir les préférences du père ? Non... Ils se débrouilleront. Ils seront dans la réflexion, et dans l'action. Ne m'emmerdez pas avec ça !

Premier prophète. — Si j'étais la fille de Mek-Ouyes, je m'en débarrasserais d'urgence pour ne pas descendre de lui.

Mek-Ouyes. — Ozalide ?

Ozalide. — Abdel s'occupe de tout. Je suis enceinte.

Abdel s'avance vers Premier prophète.

Premier prophète. — Ne me touche pas !

Abdel II. — Que les principes, au moins te touchent !

Ils se battent.

Premier prophète. — Sale bique !

Mek-Ouyes. — La ménagerie, maintenant...

Deuxième prophète se précipite sur Mek-Ouyes, couteau en avant. Abdel se précipite entre le couteau et Mek-Ouyes.

Abdel II. — Ha !

Abdel II est touché, il est viré en coulisse, en marche arrière. Rabbi Boshé sort à son secours et revient bientôt.

Rabbi Boshé. — Il est mort.

Thérèse, à Ozalide. — Tu n'as vraiment pas de chance avec tes Abdel.

Rabbi Boshé. — Ça c'est de l'oraison funèbre ! Venez le voir.

Ozalide. — Maintenant qu'il est mort, il ne m'intéresse plus.

Entre Abdel III du côté opposé où est sorti Abdel II.

Thérèse. — Ozalide ! C'est pour toi...

Ozalide. — Bonjour Monsieur.

Abdel III. — Vous êtes belle. Vous vous appelez comment ?

Ozalide. — Ozalide.

Abdel III. — Ozalide, je vous aime. Ozalide, Ozalide. Et moi, vous ne me demandez pas comment je m'appelle ?

Ozalide, qui lui tend la main. — Je le sais, Abdel.

Thérèse. — Troisième du nom.

Ozalide. — Je vous préviens, je suis enceinte et deux fois veuve.

Abdel III. — Je marche.

Mek-Ouyes. — Il marche.

Rabbi Boshé. — Eh bien, ils s'aiment...

Une ligne noire très droite apparaît dans le sol vitrifié. Elle s'élargit lentement, puis plus vite. C'est la séparation de la scène, la création du grand sillon. Écartement progressif de la terre et de la scène. Les personnages ne s'en rendent pas compte tout d'abord. Puis ils s'étonnent, s'amuse, s'affolent ad libitum. À jardin, Mek-Ouyes, Ozalide, Rabbi Boshé. À cour Thérèse, Abdel III, L'ambassadrice du Lesotho, Imam Anké. Agatha de Win'theuil a disparu (il ne faut pas qu'on l'ait vue disparaître).

Mek-Ouyes. — C'est quoi, cette ligne noire ?

Thérèse. — Un sillon.

Abdel III. — Une faille.

Ozalide. — Un gouffre.

L'ambassadrice du Lesotho. — C'est noir.

Premier prophète. — Attention...

Deuxième prophète. — Ça bouge.

Abdel III. — Ça grandit.

Agatha de Win'theuil. — Ça gagne. Nous sommes en train de gagner.

Rabbi Boshé. — Imam Anké, tu as lâché ma main ?

Imam Anké. — Tu as quitté la mienne, Rabbi Boshé !

Rabbi Boshé et Imam Anké, ensemble. — Saute ! Trop tard !

Thérèse. — Mek !

Mek-Ouyes. — Elle avait raison ! Quelle diable de femme ! Ha ha ha ha ha ha ha ha ha... c'est trop drôle.

Thérèse. — Saute ! Si tu ne sautes pas, je saute !

Mek-Ouyes. — Ne saute pas ! Je te l'interdis. On se retrouvera.

Thérèse est retenue par l'ambassadrice du Lesotho.

Abdel III. — À peine le temps d'arriver, que déjà !...

Ozalide. — On l'appellera comment ?

Abdel III répond par un geste plein de perplexité.

Rabbi Boshé. — Imam Anké, tu vas me manquer.

Imam Anké. — Nous sommes mariés. Nous nous retrouverons, Rabbi Boshé. Ne m'oublie pas !

Rabbi Boshé. — En attendant, il faut travailler, hein !

Imam Anké. — Oui, oui, pour le Monde-Mondes.

Rabbi Boshé. — Le Monde-Mondes nouveau.

Imam Anké. — Le tout neuf Monde-Mondes !

Rabbi Boshé. — On va l'observer !

Imam Anké. — Et le réobserver !

Les prophètes séparés, un peu perdus, sont tendus l'un vers l'autre. Deuxième prophète perd l'équilibre et tombe dans le gouffre en agitant les bras. Cri long. On doit avoir l'impression d'une chute interminable. Premier prophète regarde longuement dans le vide. Mek-Ouyes lui donne un coup de cul et le fait tomber à son tour. Cri long.

Mek-Ouyes. — J'ai été maladroit.

Du gouffre, sort un volatile effrayant mi-ptérodactyle, mi-chauve-souris géante, que les personnages ne voient pas.

Abdel III. — C'est la fin ?

Mek-Ouyes. — Ce n'est pas que la fin, c'est à suivre...

Ils disparaissent en coulisses. La scène est noire.

*